

# Bulletin de la Société de géographie de Lille (1886)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Société de géographie (Lille). Bulletin de la Société de géographie de Lille (1886). 1886-1940.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

---

## ÉTUDE SUR LA PERSE

---

Dans un précédent travail j'ai étudié le plateau de l'Iran considéré au point de vue de sa situation mondiale. Dans ce plateau il est un pays qui semble jouer un rôle prépondérant, ce pays c'est la Perse. Il est à l'heure actuelle secoué par d'étranges convulsions politiques : il s'impose à l'attention de l'Europe. C'est pourquoi je crois utile de lui consacrer un chapitre spécial de notre Bulletin. Nos lecteurs, je l'espère, me sauront gré de cette tentative de leur faire entrevoir un pays intéressant et qu'on connaît trop par le souvenir de l'antiquité.

Je dois dire cependant qu'un de nos Sociétaires, M. Fernand Legrand, a écrit en 1902 une étude très documentée et fort intéressante sur la *Perse actuelle*. Mais elle n'a pas été donnée à notre Bulletin, sans quoi je n'aurais pas entrepris mon travail actuel. Je prévien le lecteur que j'y ferai de larges emprunts, et j'espère que l'auteur, qui est notre collègue, n'en saura pas mauvais gré au Secrétaire-Général (1).

---

### GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

La Perse occupe toute la moitié occidentale du plateau de l'Iran : elle est bornée au Nord-Ouest du côté de la Russie par l'Arax et une ligne conventionnelle qui suit la crête des montagnes bordant la côte jusqu'au port d'Astara. Au Nord elle est bornée par le rivage méridional de la Caspienne d'Astara jusqu'au fleuve de l'Atrek, et du côté du pays des Turkmènes par ce fleuve jusqu'au confluent du Soumbar et par une ligne qui passe au Nord des monts du Goulistan et rejoint le Tedjen en amont de Saraks. A l'Est, la frontière est marquée par l'Heri-roud et

---

(1) *La Perse actuelle*. Esquisses et documents, par Fernand LEGRAND. Paris, Imprimerie Camproyer, 52, rue de Provence. — Prix : 2 francs.



une ligne vague qui va rejoindre le fleuve Helمند, coupe la vaste dépression des marais du Hamoun, traverse le plateau de Sarhad, s'enfonce dans les monts du Mekran et aboutit à la baie de Gouatar. Au Sud, la frontière est marquée par la mer d'Oman, le golfe Persique et le Chatt-el-Arab jusqu'à Mohammera. A l'Ouest, du côté de la Mésopotamie et de l'Arménie, la frontière est marquée par une ligne qui coupe les affluents de rive gauche du Tigre, suit le cours supérieur de la Diyala, passe entre les lacs de Van et d'Ourmiah, laissant Katour à la Perse et Bayazid à la Turquie, puis elle rejoint le massif de l'Ararat. Cela donne une superficie d'un peu plus de 1 million 1/2 de kilomètres carrés, soit trois fois la superficie de l'Espagne et un peu plus de deux fois celle de la France.

Située entre le 23<sup>e</sup> et le 40<sup>e</sup> degré de latitude Nord, entre le 42<sup>e</sup> et le 63<sup>e</sup> degré de longitude Est, en majeure partie sur un plateau d'une altitude moyenne de 800 mètres, la Perse est le pays des contrastes. Je demandai un jour à un Français quel était l'aspect du pays. « La Perse, me dit-il, mais c'est la forêt de Fontainebleau », et il avait raison. Cette partie de la Perse située entre la Caspienne et Téhéran renferme de superbes forêts qui rappellent les nôtres avec une végétation plus intense encore. Plus tard je rencontrai un Anglais qui avait séjourné dans le Sud, vers Bender-Bouchir. « La Perse, me dit-il, c'est le Sahara », et il avait aussi raison, le Sud de la Perse offre des paysages absolument sahariens : quand on parle de la Perse il faut éviter les généralisations, c'est avant tout un pays de contrastes.

Pierre Loti écrit :

« Comme c'est inattendu de trouver à l'extrême Nord de cette Perse, jusque là si haute, froide et desséchée, une zone basse, humide et tiède où la nature prend tout à coup on ne sait quelle langueur de serre chaude (1) ».

Il y a donc en réalité deux Perses. Celle du Nord, à température tempérée et dont les aspects rappellent ceux de l'Europe, celle du Sud aux températures élevées et à l'aspect désertique.

Si dans l'extrême Nord on trouve des plaines s'abaissant vers la Caspienne, on y voit aussi depuis l'Ararat jusqu'à la passe de Zulficar une succession ininterrompue de montagnes, notamment le massif de l'Elbrouz, avec des sommets très élevés. Au centre du plateau de

---

(1) *Vers Ispahan*, page 313.

l'Azerbeïdjan qui termine l'Arménie et la soude aux monts du Kourdistan, se dresse par 3.500 mètres d'altitude le pic sacré du *Sehend*, dont les sources alimentent les réservoirs de la ville de Tebriz ou Tauris. A l'Est de cette ville se dresse le volcan éteint du Savalan (4.800 mètres).

Toujours à l'Est, l'horizon est borné par les monts du Ghilan et du Mazanderan. Les monts du Ghilan sont revêtus d'épaisses forêts sur le versant du Nord. « Les ormeaux, les hêtres, tous en plein développement, se pressent les uns aux autres, confondant leurs branches vigoureuses, fraîches et feuillues, ne forment qu'un seul et même manteau sur la montagne (1) ». Toutefois, la végétation s'arrête brusquement au sommet de la chaîne : le versant Sud est une steppe stérile. — « Si tu montes à la cime de nos montagnes, disent les Ghilains, la moitié de ta barbe est moite et embaumée du parfum de nos fleurs, l'autre moitié est sèche et poussiéreuse comme les chardons du désert ». Les monts du Mazanderan sont réputés le jardin de la Perse, mais c'est un jardin exposé à la fièvre, ravagé par les bêtes féroces, désolé par les moustiques. Ils sont dominés par la puissante chaîne de l'Elbourz et dominant la plaine de Téhéran. Au Nord-Est de cette chaîne se dresse l'imposante masse volcanique du Demavend, qui, d'après Rosenberg, s'élève à 6.600 mètres. Elle est riche en sources thermales et en gisements de soufre. Le cratère du sommet qui a 3.000 mètres de tour est rempli de glace.

Ces montagnes sont coupées de gorges sauvages « qui s'ouvrent comme une sorte de couloir sinueux et sans fin. Il y a des trous, des éboulis, des montées raides, puis des descentes soudaines avec des tournants sur des précipices. Au milieu de tout cela, le passage séculaire des caravanes a creusé de vagues sentes ».

A l'O. le plateau Iranien se rattache par les monts du Kourdistan à la masse de l'Arménie. Les montagnes bordières du golfe Persique laissent entre elles des vallées hautes et fertiles, comme celle de Chiraz. Le mont Elvend y atteint près de 4.000 mètres.

Au Centre et à l'Est c'est la région déprimée et aussi celle des désert. — « Dans cet horrible chaos de pierres blanches où l'on se sent perdu, il faut constamment veiller à son cheval, veiller à toutes

---

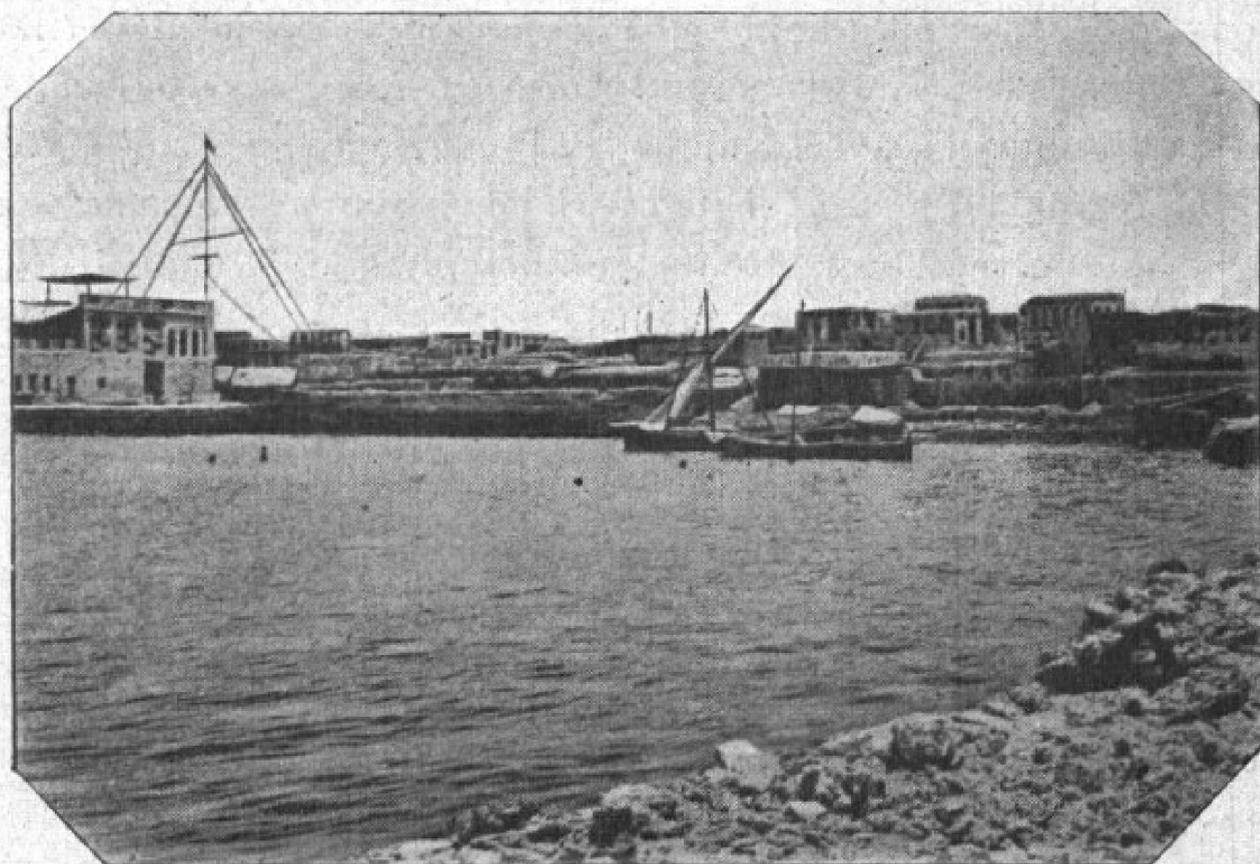
(1) *Vers Ispahan*, page 312.

choses. On essaie de mettre pied à terre, mais alors les cailloux pointus vous blessent et coûte que coûte il faut rester en selle (1) »

La Perse touche à la mer Caspienne, au golfe Persique et à la mer d'Oman.

Vers la mer Caspienne, la petite rivière d'Astara qui débouche dans le port russe de ce nom forme la limite avec la Transcaucasie. L'Atrek forme limite du côté du Turkestan. Le littoral est bordé au loin par les chaînes dont nous avons parlé : c'est une région sableuse qui s'étend comme un ruban jaune entre le vert foncé des bois et le bleu terne des eaux. Elle est basse et malsaine, coupée de torrents. La côte décrit un vaste demi-cercle avec un climat humide, chaud, malsain, mais aussi avec une végétation admirable. Les ports n'y sont accessibles qu'aux bateaux de faible tonnage : tels Lengeroud et Méched-Isser.

Pour le golfe Persique, le littoral Persan commence au Chat-el-Arab. La zone côtière est plus large dans l'Arabistan, plus resserrée entre les montagnes dans le Farsistan et le Laristan. « La nature n'a



LA RADE DE BENDER-BOUCHIR.

pas favorisé les côtes du golfe Persique d'un emplacement agréable ni

---

(1) Pierre LOTI. — *Vers Ispahan*, page 335.

salubre. Partout sable, rochers, terres sans eau, mer sans profondeur, marécages engendrant la fièvre. Néanmoins le golfe Persique étant le débouché nécessaire des productions de la Perse méridionale et le point naturel des importations de l'Inde, de l'Arabie et de l'Afrique, il a bien fallu bon gré mal gré que des établissements fussent créés sur cette plage si résolument inhospitalière (1). C'est le cas de Bender-Bouchir. « Ville de tristesse et de mort s'il en fut, groupe de masures croulantes sous un ciel maudit. De tous côtés c'est l'étendue agitée par le vent, l'étendue du désert ou de la mer (2) ».

La côte de la mer d'Oman porte le nom de Mekran. C'est une région aride, désolée, sillonnée de collines sableuses ou rocheuses, parallèles au rivage avec de vastes baies sans profondeur, inaccessibles aux navires.

« De ces amas de roches silencieuses et mortes nous vient une lourde chaleur qu'elles ont prises au soleil pendant le jour... Parfois on entend bouillonner l'eau dans les rochers de l'inférieure muraille et en effet des torrents jaillissent, mais c'est une eau tiède et pestilentielle qui répand une irrespirable puanteur sulfureuse (3) ».

« Le climat de la Perse est excessivement sec. C'est sa caractéristique particulière. La pureté et la sécheresse de l'atmosphère sont telles que les observations astronomiques, qui firent jadis la grande réputation des anciens Persans, ont dû leur être très facilitées par cet état vraiment exceptionnel. L'air y est tellement translucide que M. Dieulafoy y a pu observer l'ombre de la planète Jupiter sur une feuille de papier. Aussi l'irrigation est-elle le bienfait suprême pour remédier à une sécheresse nuisible aux cultures (4) ».

A ces conditions exceptionnelles du climat Persan doivent être attribués certains phénomènes qu'on ne rencontre pas ailleurs, comme les *brouillards secs* qui obscurcissent l'atmosphère, les trombes de poussière. Il ne pleut en Perse que pendant l'hiver et au printemps, jamais en été. De là la stérilité et l'abandon des plateaux où l'on ne peut toute l'année conserver une provision d'eau.

On devine que la Perse manque de voies fluviales, il n'y a que des

---

(1) GOBINEAU. — *Trois Ans en Asie*.

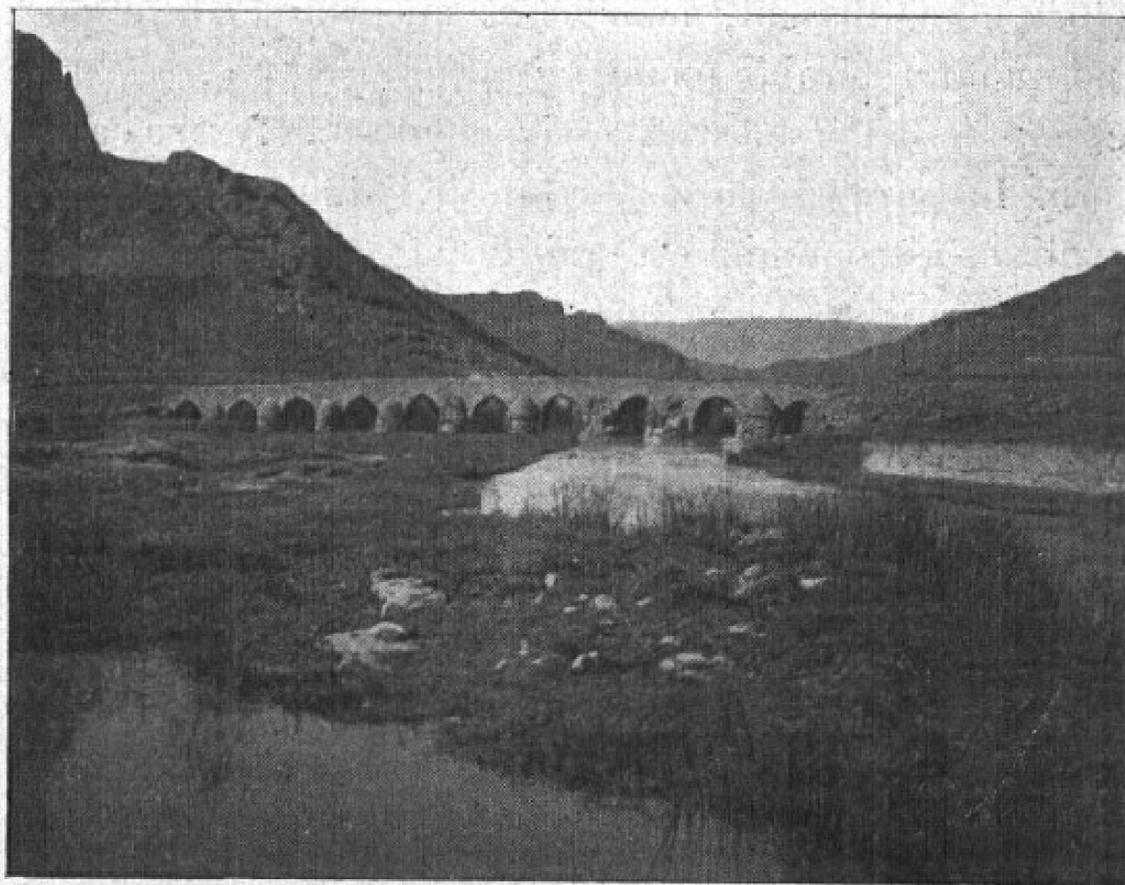
(2) Pierre LOTI. — *Vers Ispahan*, page 7.

(3) Idem *idem*, page 23.

(4) LEGRAND. — *La Perse actuelle*, page 6.

torrents. Pour le versant de la mer Caspienne, c'est le *Sefid-Roud* ou rivière blanche ; le *Gourghen*, qui finit dans la baie d'Astrabad ; l'*Atrek*. Pour le versant méridional il n'y a guère à signaler que la *Diyala*, qui ouvre au travers des monts du Khorassan un passage vers Diarbékir, ville turque sur le Tigre, et le *Karoun*, qui est navigable, passe par Chouster et va mêler ses eaux à celles du Chatt-el-Arab. — Dans la partie de l'Arménie dépendant de la Perse se trouve le lac d'Ourmiah, qui a 4.000 kilomètres carrés, mais il est sans profondeur, car la partie la plus creuse n'a que 14 mètres. Ses eaux sont encore plus salées que celles de la mer Morte. « Les nageurs ne peuvent y plonger et leur corps se recouvre aussitôt d'une couche de sel brillant au soleil comme de la poussière de diamant. Dès que le vent souffle, une écume salée se forme en grandes nappes à la surface de l'eau, sur les vases des bords, le sel se dépose en dalles de plusieurs décimètres d'épaisseur (1) ».

Les rivières du plateau Iranien vont se perdre dans les sables : leurs



LE ZENDEH-ROUD, PRÈS D'ISPAHAN.

eaux sont utilisées dans la mesure du possible par les cultivateurs. Tels sont le *Zendeh-Roud*, ou rivière d'Isfahan, le *Kachaf-Roud*, affluent

---

(1) E. RECLUS.

de gauche de l'Heri-Roud, qui arrose les jardins de Méched, la capitale du Khorassan.

---

## GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

La Perse est un pays beaucoup plus favorisé qu'on ne le croit communément. Je vais l'envisager au triple point de vue de la matière première, de l'industrie, du commerce.

La matière première se décompose elle-même en deux grandes branches, les produits minéraux et l'agriculture.

« Les richesses minérales de la Perse sont depuis longtemps bien connues et leur exploitation se heurte surtout à deux écueils : le manque de main-d'œuvre et le coût dispendieux de transports lents et difficiles. Il existe, dans l'Iran, quantité de mines qui ne sont pas exploitées : charbon, cuivre, plomb argentifère, minerai de fer, arsenic, soufre, cobalt, antimoine, borax, étain, etc. Les Persans dédaignent ces richesses, et, d'autre part, il n'y a rien à tenter pour une Compagnie Européenne tant que la Perse n'aura pas de voies ferrées.

C'est d'autant plus regrettable que l'on trouve de magnifiques gisements de pétrole dans le Ghilan, le Mazanderan, la province de Kamsch, le Turkestan persan, les provinces de Kermanchah, de l'Ouristan et de l'Arabistan.

A citer encore les mines de turquoises de Michapour, dans le Khorassan. Cette turquoise est plus appréciée que celle de tous les autres pays ; son éclat superbe la met hors de pair et — qualité fort rare chez ce genre de pierre précieuse — elle ne verdit jamais. Eh bien, les mines de Nichapour ont éprouvé une terrible décadence ; elles sont dépréciées par suite du manque de main-d'œuvre et, la mine la plus célèbre autrefois, celle de Aldul-Buzi, est envahie par les eaux ; l'exploitation de ces mines, laissées entre les mains de paysans avides et méfiants ne donne plus que des revenus insignifiants (1) ».

L'agriculture a été autrefois très florissante en Perse, elle peut le redevenir.

---

(1) Fernand LEGRAND. — *La Perse actuelle*, page 44.

Voici les observations que je détache d'un numéro de *la Revue Franco-Persane*.

« En Perse, dit-il, rien ne pousse sans les arrosages artificiels, mais avec eux on obtient tout ce que l'on veut : coton, pavot, tabac, canne à sucre même, toutes les cultures industrielles les plus rémunératrices.

De tout temps les habitants ont organisé l'irrigation au moyen des canaux souterrains appelés chez eux *kanats*. Ces conduits invisibles ont quelquefois jusqu'à 60 ou 80 kilomètres de long, mais il s'y perd beaucoup d'eau, et le Cheik-el-Molk croit qu'on aurait un grand avantage à les remplacer par des tuyaux en ciment ou en poterie, ce qui empêcherait les infiltrations. Il ne doute pas que l'on ne trouve parmi ses compatriotes tous les capitaux nécessaires pour amener à bien ces entreprises, dont ils ont l'expérience et dont ils connaissent non seulement l'utilité, mais l'impérieuse nécessité, et qu'ils sont habitués à exécuter d'une façon plus coûteuse et exigeant un plus grand entretien. Il croit aussi que l'on pourrait tirer un grand parti des puits artésiens pour se procurer cette eau, source de vie. Il nous fait entrevoir une Perse de demain où la neige, tombant en hiver sur le sommet des hautes montagnes dont le pays est couvert, transformerait les plaines en y fournissant l'eau qui les arroserait et les féconderait ».

C'est là une vision optimiste et qui ne semble pas encore prête à être réalisée. En fait « la surface de la Perse présente de vastes plateaux sablonneux, entrecoupés d'argiles dures, de salines, mais parsemés d'oasis que créent les eaux artificiellement détournées des rivières ou amenées des montagnes ; jadis la Perse possédait une étendue cultivée bien plus considérable. Fertiliser le sol était une des obligations principales qu'imposait l'antique religion Iranienne ; l'incurie fataliste et résignée des Musulmans a amené insensiblement la ruine des systèmes d'irrigation. Les barrages qui jadis arrêtaient les eaux suffisantes pour fertiliser des districts populeux, maintenant tombent en ruines et personne ne songe à les entretenir ni à les réparer (1) ».

Ceci posé, nous devons constater que l'agriculture persane fournit malgré tout les choses nécessaires à la consommation du pays et fournit même une exportation appréciable de certains de ses produits.

Les céréales sont cultivées avec succès dans toute la région de l'Ouest.

---

(1) ORSOLLE. — *Le Caucase et la Perse*, page 294.

« Il est à peine utile de rappeler que c'est la Perse qui a donné à l'Europe beaucoup de ses meilleurs fruits; peut-être la pomme — ô Ève! — et le raisin — ô Noé! — à coup sûr la pêche et l'abricot (1) ».

Les autres arbres fruitiers sont légion, poiriers, noyers, figuiers, pistachiers et amandiers.

Le jour où la population agricole sédentaire de la Perse s'occupera de culture maraîchère — culture qui n'existe pas — elle obtiendra des résultats inouïs. L'exemple de ce que les Russes ont fait dans le Turkestan est là pour le prouver.

La vigne constituera également plus tard, une ressource très fructueuse pour les viticulteurs, pour ceux, bien entendu, qui s'adonneront à une culture perfectionnée et non rudimentaire comme elle l'est actuellement encore. Les raisins de la vigne persane sont abondants et exquis; la viticulture et les moyens de transport aidant, les vins de Chiraz et de Hamadan seraient vite classés en France parmi les crus réputés et prendraient place dans les caves les plus difficiles. Cela viendra. Question d'éducation pour les vigneron Persans, de relations rapides et suivies pour nous.

En plus des cultures alimentaires, les cultures industrielles prennent déjà une grande extension.

« La canne à sucre alimentait autrefois un nombre énorme de fabriques de sucre, notamment à Ahrvaz, qui était le centre de cette fabrication vers le X<sup>e</sup> siècle. Lors de la destruction de cette ville, les plantations furent ravagées, anéanties et une industrie prospère disparut. La canne à sucre serait encore facile à obtenir, car de nos jours, on en trouve partout dans le Mazanderan; actuellement, on fabrique, à Yezd, un sucre blanc, mais inférieur parce qu'il est mal raffiné. Traité par les procédés et l'outillage modernes, ce sucre, très riche en principes saccharifères, donnerait lieu à une nouvelle source de richesse. D'ailleurs, indépendamment de la canne à sucre, la betterave est très abondante en Perse et donne, par la culture d'excellents produits; elle est très douce et présente toutes les qualités requises pour [alimenter une bonne fabrication et donner des produits supérieurs. Cette indication est d'autant plus à retenir que la consommation des sucreries et de la confiserie est formidable en Perse, comme d'ailleurs dans tous les pays orientaux. Croquer des chirini, des confiseries de toutes sortes et

---

(1) Fernand LEGRAND. — *La Perse actuelle.*

boire des sorbets est surtout une des plus grandes occupations des loisirs des enderoums. Encore les hommes ne dédaignent-ils pas les chatteringes sucrées (1) ».

La culture du mûrier reste développée et avec elle l'élevage des vers à soie. Souvenons-nous que c'est de la Perse qu'est arrivé en Europe le premier ver à soie. C'est elle aussi qui nous a envoyé les plantes tinctoriales pour les tissus : l'indigo qui vient de Chouster, le safran qui vient de Guyen, la noix de Galle. En plusieurs endroits la culture du pavot s'est substituée à celle des céréales et la Perse est en train de devenir un pays grand producteur d'opium. Le lin et le chanvre se rencontrent dans le Nord. Enfin la culture du tabac est particulièrement prospère : c'est le tabac d'Ispahan qui est recueilli en nattes fines et soyeuses comme des écheveaux de soie ; le tabac de Revandoz, poussiéreux et jaunâtre, chargé d'opium. C'est celui que les *Tchervadas* fument le soir en écoutant une histoire des mille et une nuits contée par le beau parleur de la caravane. C'est enfin le toumbeki, un tabac qu'on cultive dans le Sud, surtout à Chiraz, si fort et si noir que sa fumée ne peut être aspirée qu'après s'être adoucie dans l'eau mêlée d'essences de roses qui gargouille dans les *Kalyans*.

Les forêts du Mazandéran sont une autre source de richesse ; les essences y sont aussi nombreuses, précieuses et variées. On y trouve en quantité les bois propres à la construction des navires ; des bois de buis particulièrement recherchés ; l'érable, le noyer, le poirier y abondent, sans compter de fins bois d'ébénisterie qui trouveraient des débouchés sur tous les points de l'Europe.

« A peine si les Tropiques ont une végétation plus admirable que cette région tiède et sans cesse arrosée. Les ormeaux, les hêtres tous en plein développement et enlacés de lierre se pressent les uns aux autres, confondant leurs branches vigoureuses, fraîches et feuillues, ne forment qu'un seul et même manteau sur les montagnes (2) ».

L'élevage est très développé, surtout pour les chevaux et les chameaux qui sont très renommés. Il y a aussi des troupeaux de moutons et des chèvres dont le poil (kark) sert à la fabrication des tapis et des châles.

La faune indigène est très variée. « Dans la fraîcheur mourante des

---

(1) Fernand LEGRAND. — *La Perse actuelle*, page 51.

(2) Pierre LOTI. — *Vers Ispahan*, p. 312.

clairs ruisseaux qui serpentent à travers les pelouses du « Gulistan » s'ébattent, dans un vol multicolore les paons, les canards et les colombes; sur les bords de la mer Caspienne, dans les épaisses forêts vierges de cette admirable contrée, les tigres et les hyènes sont très abondants. Le lion devient plus rare, mais le mouflon abonde dans maintes régions — on sait que cette chasse est un des sports favoris de S. M. Mouzaffer-ed-Din. Dans les montagnes, on rencontre encore le bouquetin et le chamois; la gazelle reste dans ses déserts. D'ailleurs, les ours, les buffles, les sangliers, les loups, l'antilope, le zèbre, le daim, le renard, le lièvre, le lapin, offrent en abondance de belles émotions cynégétiques aux Persans, grands chasseurs devant l'Éternel. Nemrod, le légendaire chasseur, l'illustre fondateur de Babylone, n'était-il point Persan ? (1) ».

Nous allons maintenant étudier l'industrie.

« La grande industrie de la Perse — la seule aujourd'hui — c'est la fabrication des tapis. Dans presque toutes les provinces du royaume on se livre à ce commerce et à leur fabrication qui, loin de décliner, comme l'ont prétendu certains pessimistes, va en augmentant. C'est tellement vrai que M. Jangon, élève drogman de la Légation de France à Téhéran, présentant, en 1900, une remarquable étude sur l'industrie des tapis persans, constatait qu'à présent il y a dans tous les grands centres des métiers à tisser et des ouvriers s'occupant de cette fabrication. Les tapis persans, bien que se divisant en une foule de genres, peuvent être ramenés à quatre groupes bien distincts :

Le tapis de soie ;

Le tapis de laine ;

Les courdjines ;

Le ghilim.

La fabrication des tapis de soie qui était si florissante sous le règne de Chah Abbas, avait tellement périclité qu'en 1885, elle avait pour ainsi dire disparu. Un an après, à Kachan, on se remettait à tisser le tapis de soie. En 1891, il n'y avait qu'une seule fabrique, encore n'occupait-elle que quatre ouvriers. En 1900, Kachan possédait quatre fabriques occupant vingt à vingt-cinq ouvrières. Sultanabad et Kerman ont suivi l'exemple. Le prix des tapis de soie varie entre 175 et 350 fr. le mètre carré, pour les qualités ordinaires, 500 à 600 francs pour les

---

(1) Fernand LEGRAND. — *La Perse actuelle*, page 56.

bonnes qualités. A Chiraz et à Tauris on se livre aussi à la fabrication de ces tapis qui, parfois, peuvent atteindre, lorsqu'ils sont très grands et teints avec des couleurs végétales, les prix de quatre à cinq mille francs.

Les tapis de laine sont vraiment la grande industrie de la Perse. On les désigne généralement sous le nom de leur pays de production. C'est ainsi qu'on les peut classer de la façon suivante : Sultanabad ou Farahan, Kurdistan, Kerman, Chiraz, Hérat, Turcomans, Korassan, Nomades.

A la vérité plusieurs grands établissements existent en Perse où la fabrication des tapis se fait en grand. Mais, en général, dit M. Jangon, exceptionnellement placé pour savoir bien des choses, cette industrie ne comporte ni ateliers ni fabriques. Chaque paysan, chaque nomade, tond la laine de son troupeau, puis les femmes de la maison ou de la tente la lavent, la filent, la peignent, la teignent et la tissent. Ces préparatifs achevés chacun se met à l'œuvre et, suivant le nombre de bras dont elle dispose, chaque famille arrive à tisser un ou plusieurs tapis par année (1) ».

Il faut encore signaler Recht, célèbre par la confection de tapis en mosaïque ou *guldouzi*; de petits morceaux de draps, de couleurs diverses, ingénieusement disposés, et dont les coutures sont dissimulées sous des broderies, en forment le canevas. Une série de dessins en relief où le caprice de l'artiste se donne carrière, complète le travail. L'ensemble offre à l'œil un fouillis étincelant d'arabesques, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux fantastiques. Quelques-unes de ces mosaïques atteignent une valeur de mille francs et plus.

Pour rester dans le domaine des industries textiles il faut encore signaler les manteaux en feutre du Lar, les châles imitant le cachemire, tissés à Kerman avec la laine des chameaux, les *kherbas* en cotonnade de Kasbin, les velours de Kaschian, les brocarts à palmes tissés par les femmes guébres de Yezed et les brocarts lamés d'or d'Ispahan.

Toute cette industrie, bien entendu, est actionnée par des métiers à la main.

Les Perses excellent encore dans la fabrication des bijoux, des objets céramiques, des bois et ivoires taillés et sculptés, des poignards ciselés et des belles armes de tir; mais les produits similaires à bon

---

(1) Fernand LEGRAND. — *La Perse actuelle*, page 45.

marché, fabriqués en Europe, viennent paralyser cette industrie nationale malgré la délicatesse, l'éclat, le bon goût et la solidité de ses produits.

Avant de passer au commerce de la Perse, il est bon de parler des voies de communication et des moyens de voyager, bien que nous ayons déjà donné à ce sujet des indications générales dans l'étude sur le plateau de l'Iran (1).

Voyager en Perse n'est point chose commode. « Qui veut venir avec moi voir la saison des roses à Ispahan s'attende à d'interminables plaines aussi haut montées que le sommet des Alpes, tapissées d'herbes rases, où à peine de loin en loin surgira quelque village en terre d'un gris tourterelle, avec sa petite mosquée croulante.... Qui veut me suivre se résigne à beaucoup de jours passés dans les solitudes, dans la monotonie et les mirages (2) ». Ainsi parle Pierre Loti dans son beau livre *Vers Ispahan*.

Et en effet, c'est d'abord le désert.

Il y a maintenant des zones de sable rose tracées avec une régularité bizarre : sur le sol de vase séchée elles font comme des zébrures, l'étendue du désert ressemble à une nappe de moire. Et à l'horizon devant nous, mais loin encore, toujours cette même chaîne de montagnes en muraille droite qui est le rebord des grands plateaux d'Asie, le rebord de la vraie Perse, de la Perse de Chiraz et d'Ispahan...

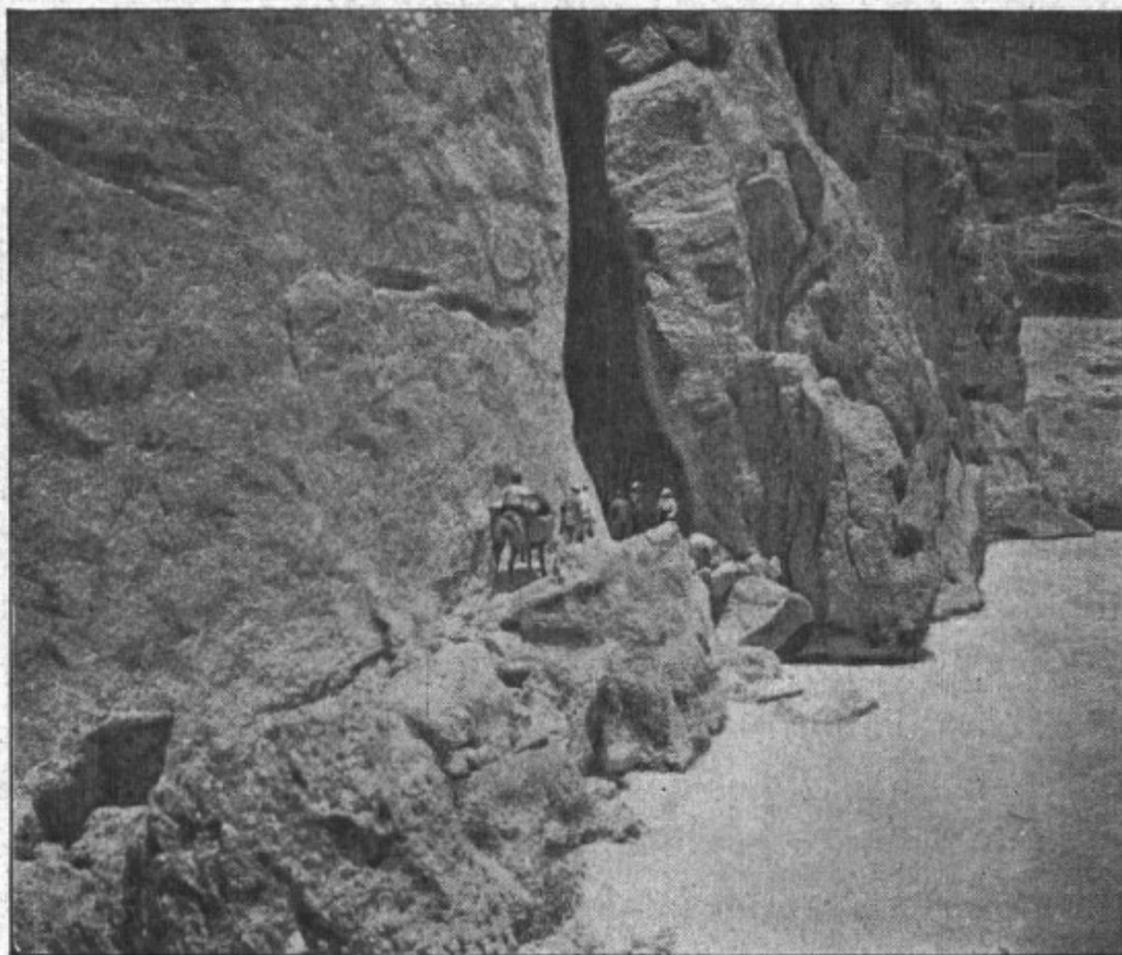
Il faut franchir cette muraille pour aborder l'intérieur, et ce n'est pas une médiocre entreprise. Il faut songer d'abord que la chaleur torride et l'absence de toute végétation oblige à voyager la nuit : c'est dans une ombre épaisse que l'on arrive devant la muraille épaisse qu'il faut franchir pour arriver dans l'intérieur. Et Pierre Loti écrit : « Un homme dans son bon sens à qui l'on montrerait notre petite troupe de chevaux et de mules entreprenant de grimper au flanc vertical d'une telle montagne croirait assister à quelque fantastique chevauchée vers le Brocken pour le sabbat.... Nos bêtes, merveilleuses d'instinct et de prudence, tâtent dans l'obscurité avec leurs pieds de devant, tâtent plus haut que leur figure, cherchent une saillie où se cramponner, comme si elles avaient des griffes, puis se hissent d'un souple effort de reins. Et ainsi de suite, chaque minute nous élevant davantage au-dessus de

---

(1) Voir *Bulletin S. G. L.*, t. L, page 27.

(2) Pierre Loti. — *Vers Ispahan*, page 4.

l'abîme qui se creuse. Les espèces de sentes que nous suivons montent en zig-zags très courts, à tournants brusques ; nous sommes directe-



ENTRÉE D'UNE GORGE DANS LA RÉGION DE BAKHZARIS.

ment les uns au-dessus des autres, plaqués tous contre l'abrupte paroi, et, si l'un des premiers s'en détachait pour dévaler dans le gouffre, il entraînerait les suivants ; on serait précipités plusieurs ensemble. Avec tous ces cailloux qui s'arrachent sous nos pas pour descendre en cascades, en avalanches de plus en plus longues, à mesure que le vide en bas se fait plus profond ; avec tous ces sabots ferrés qui écorchent la pierre, qui glissent et se rattrapent, nous menons grand bruit au milieu des solennels silences ; s'il y a des brigands aux aguets dans le pays, ils doivent de très loin nous entendre.... Ces sentes, dont il ne faut pas s'écarter, ont été creusées au cours des siècles par des caravanes nocturnes. Elles sont si étroites qu'on y est emboîté comme dans une glissière, entre des rochers qui des deux côtés vous pressent, vous râclent les genoux. D'autres fois il n'y a plus le moindre rebord à l'escalier terrible, et alors on aime mieux ne pas regarder, car des gouffres intensément obscurs s'ouvrent presque sous nos pieds, des gouffres dont le fond est à présent si lointain qu'on dirait le vide même. A mesure que nous montons, les aspects se déforment et changent, à la

lueur incertaine des étoiles.... De temps à autre, une odeur cadavérique emplit l'air brûlant et lourd, tandis qu'une masse gisante obstrue le passage, cheval ou mule de quelque précédente caravane, qui s'est cassé là pourrit; il faut l'enjamber ou bien tenter un périlleux détour (1) ».

Et quand on a franchi ces obstacles, on se trouve par 2.000 mètres en présence d'une plaine immense : « l'herbe verte y est criblée de points noirs comme si des nuées de mouches étaient venues s'y abattre : les nomades ! Leur clameur commence de monter jusqu'à nous. Ils sont là par milliers, avec d'innombrables tentes noires, d'innombrables troupeaux de buffles noirs, de bœufs noirs, de chèvres noires... Nous mettons une heure et demie à traverser cette plaine où les pieds de nos bêtes s'enfoncent dans la terre molle et grasse. L'herbe est épaisse, le sol traître, coupé de flaques d'eau et de marécages..., l'eau qui entretient ce luxe d'herbages, l'eau abondante et sournoise, cachée par les joncs ou les graminées fines clapote constamment sous nos pas (2) ». C'est très pittoresque, mais cela ne ressemble pas le moins du monde à une route.

Sur ces grandes surfaces planes de plateaux on est exposé au phénomène du mirage. « Un continuel tremblement agite les horizons qui se déforment et qui changent. De différents côtés des petits lacs d'un bleu exquis, reflétant des clochers ou des ruines vous appellent et puis s'évanouissent, reparaissent ailleurs et s'en vont encore. Une caravane d'animaux étranges s'avance vers nous : des chameaux à deux têtes, mais qui n'ont pas de jambes, qui sont dédoublés par le milieu, comme les rois et les reines des jeux de cartes. De plus près ils redeviennent des bêtes normales, de braves chameaux qui marchent tranquillement vers Chiraz (3) ».

Quand il faudra redescendre vers la Caspienne, on retrouvera pour la descente les difficultés de l'ascension, mais sous une autre forme. Mêmes montagnes, mêmes défilés; mais avec des pluies torrentielles, des orages. « Vers la fin de la nuit un bruit continu nous inquiète, un bruit caverneux, terrible, qui n'est plus celui de l'orage, mais vient d'en bas, dirait-on, des entrailles de la terre. C'est la rivière au-dessous

---

(1) *Vers Ispahan*, page 32.

(2) *Idem*, page 61.

(3) *Idem*, page 184.

de nous qui a monté de trente pieds subitement, qui est en pleine fureur et charrie des rochers. . . . l'après-midi, quand nous sommes engagés dans les lacets audacieux de la route, sur le flanc d'une montagne verticale, l'orage gronde à nouveau, le déluge recommence. . . . et bientôt les pierres volent autour de nous, des petites d'abord, ensuite des grosses, des blocs à écraser d'un coup nos chevaux. Où s'abriter ! Pas une maison à deux lieues à la ronde, et d'ailleurs quels toits, quelles voûtes résisteraient à des heurts pareils ? Donc rester là et attendre son sort (1) ».

Cette route que décrit Pierre Loti est celle de Téhéran à Recht. Depuis 1901 elle a été améliorée. Le voyageur y trouve des relais de poste, analogues à ceux qui fonctionnent en Russie, et lui permettant de franchir en trois ou quatre jours la distance qui sépare Recht de la capitale. Chaque cheval est taxé à 7 chaï par verste ; or, comme de Recht à Téhéran, on compte 315 verstes (2), chaque cheval de poste revient donc à 110 krans 5 — ou 55 fr. 70, le kran valant environ 50 centimes. — A ce chiffre, il faut ajouter le prix de la voiture, — « tarantass » ou chariot non suspendu — ou autre véhicule plus confortable : encore un déboursé de 50 à 150 krans, plus le prix du permis : 1 kran, auxquels il faut ajouter les pourboires obligatoires aux cochers et aux palefreniers des relais, sans compter les différentes taxes que vous réclament les bureaux de péage échelonnés sur la route, taxes qui peuvent s'élever, entre Recht et Téhéran à 51 krans pour une voiture à trois chevaux, plus 30 krans pour le passage du pont de Menyil. C'est donc une dépense totale de 50 tomans ou 250 francs. C'est certainement une diminution sur le prix qu'exigeaient les cochers particuliers avant l'organisation de ces relais de poste ; mais cela ne laisse pas de faire voir qu'il en coûte cher pour voyager en Perse. Le même trajet reviendrait à 60 francs, en première, pour la France.

Or, il ne faut pas perdre de vue que la situation de la Perse en fait le trait d'union entre l'Asie méridionale et l'Europe. La Perse, qui s'étend de la mer Caspienne au golfe Persique, forme l'isthme par lequel doit fatalement passer toute voie terrestre de communication allant d'Europe aux Indes.

J'ai insisté sur cette situation dans mon étude sur le plateau de l'Iran ;

---

(1) *Vers Ispahan*, pages 307 et 309.

(2) Soit 515 kilomètres.

j'ai parlé des chemins de fer en projet ou en voie d'exécution, je n'y reviens pas ici.

J'en ai dit assez pour faire comprendre qu'à l'heure actuelle le commerce extérieur de la Perse est presque rudimentaire et qu'il est susceptible d'un énorme développement.

A l'heure actuelle ce commerce ne s'élève qu'à 320 millions, dont 193 pour les importations et 127 pour les exportations.

Dans un de ses rapports, M. Hussein, gérant du Consulat de France à Bouchir classait ainsi — par ordre alphabétique — les articles dont les fabricants français pourraient tenter l'introduction et développer la vente dans les ports du golfe Persique :

Accordéons, aiguilles à coudre, albums pour photographies, allumettes, bijouterie — acier doré, doublé — boîtes à tabac et cigarettes, boîtes à musique, bougies, boutons divers, brosses, cadenas, calicot, cannes, fouets, cravaches, châles et fichus, ciment, conserves alimentaires, cotonnades, couvertures laine et coton; cristaux et verrerie, cuir tanné, cuivre, doublure, draperie, encre bleue et rouge, épingles, éponges, essuie-mains, étoffes de brocart, étain, éventails, faïences et poteries, fer en barre, fer blanc, filtres, fils d'or, fleurs artificielles, foulards, galons d'or, gants, gaze, huile d'olive, lainages, lampes à pétrole, lanternes, linge de table, lingerie confectionnée, liqueurs diverses, lits en fer, lunettes — conserves — machines à coudre, mèches pour lampes, mercerie, meubles, miroiterie, montres en argent et en métal, mouchoirs coton et soie, moulins à café, orfèvrerie, papeterie, parapluies, parfumerie, perles fausses, porcelaine décorée, produits pharmaceutiques, quincaillerie, réveils-matin, rubans de coton, laine ou soie, salaisons, sardines, beurre, savon blanc et de toilette, spieries, sucre, tissus de coton, indienne, toile, ustensiles de ménage, velours coton et soie, verrerie, verres à vitres, voiles, vins divers.

« D'autre part, voici à présent des produits que l'on pourrait exporter de Perse et dont quelques-uns méritent mieux qu'une simple énumération, tels, par exemple, les soies de Ghilan et les tapis.

En attendant citons le coton, que la Russie absorbe par grosses quantités.

La laine, surtout celle de toute première qualité que fournissent les provinces de Khorassan, du Kurdistan et surtout celle de Kirman. Rappelons que, dans cette province, Louis XV avait ouvert un comptoir spécial à cet article, un auteur moderne disait : « Sous la troisième République, nous aimerions voir le gouvernement prendre l'initiative

d'une fondation semblable, aussi utile et plus profitable que l'édification d'un lycée de jeunes filles ».

A exporter aussi : les soies de Ghilan, du Mazanderan, du Khorassan ; l'opium, dont le trafic dépasse treize millions de franc ; le blé l'orge, le ricin, le tabac, la noix de galles, les gommes, etc., etc. (1) ».

Dans ce commerce le premier rang appartient naturellement à la Russie qui figure pour 91 millions aux importations et un peu plus de 65 aux exportations. Après cela vient l'Angleterre qui vend à la Perse plus qu'elle ne lui achète, soit 52 millions aux importations et 14 aux exportations. La troisième puissance est l'Allemagne, puis au quatrième rang la France avec 7 millions aux importations et 4 aux exportations. C'est une situation triste pour nous. Pierre Loti la constate quand il est reçu par un notable bourgeois de Chiraz. Celui-ci « déplore l'effacement progressif de l'influence française dans le golfe Persique, où ne paraît presque plus notre pavillon. Et rien n'atteste plus péniblement pour moi notre décadence aux yeux de ces étrangers que l'air de commisération avec lequel mon hôte me demande : « Avez-vous encore un Consul à Mascate ? (2) ».

---

## GÉOGRAPHIE HUMAINE.

La population de la Perse atteint en chiffres ronds neuf millions d'habitants, dont deux millions et demi de nomades. Quatre éléments principaux composent cette population. Ce sont d'abord les *Iraniens*, au nombre de cinq millions et qui composent le gros de la population Persane. Ils constituent l'un des types les plus beaux et les plus intelligents de la terre : ils se trouvent dans la région occidentale. Il y a ensuite un demi million de *Turkmènes* et *Turcs*, anciens conquérants répandus dans l'Azerbeïdjan, le Khorassan, le Mazandéran, l'Irak. Les *Kourdes* et *Bakhtyaris* ont une organisation féodale, vivent sous la tente dans les montagnes de l'Ouest et dans l'Arabistan. Ils sont au nombre d'un million. Viennent enfin les *Sémïtes*, soit 350.000 Arabes

---

(1) Fernand LEGRAND. — *La Perse actuelle*, page 42.

(2) Pierre LOTI. — *Vers Ispahan*, page 117.

dans l'Arabistan, les Baloutches du Mekran, 200.000 Arméniens dans l'Azerbeïdjan. Quelques Juifs épars dans les villes.

Les hommes vivent beaucoup dehors. Pour eux le Bazar est ce que jadis l'Agora était aux Grecs. On les voit se promener en longue robe, grosses lunettes rondes et très haut bonnet d'astrakan. « Un cercle s'était formé autour de nous, dit Pierre Loti ; mais ces curieux étaient courtois et discrets, répondant par de jolis sourires un peu félins lorsqu'on les regardait en face. Tous ces gens d'ici ont l'air accueillant et doux, la figure fine, les yeux grands, le regard à la fois vif et rêveur (1) ».

« Dehors, les femmes persanes sont encore invariablement enveloppées ou drapées si l'on veut dans la *Tchadra*, qui est une sorte de mante, faite d'une grande pièce d'étoffe de couleur foncée, enveloppant la femme de la tête aux pieds. La figure est entièrement couverte par le *Roubend* — lien du visage ; — c'est un long mouchoir blanc qui cache complètement les traits et s'attache derrière la tête à l'aide d'une agrafe. Il y a un peu moins d'une vingtaine d'années un de nos bons amis qui s'était arrêté au principal caravansérail de Balfrouch, restait confondu de rencontrer des Persanes de toute condition, perdues dans leur sombre tchadra, méconnaissables sous le rou-bend, des « jours » duquel les yeux dardaient de fulminants points d'interrogation. Elles allaient, ainsi cachées, mais les bras, la poitrine et les pieds parfaitement nus. Depuis ce temps les variations de la climatologie les ont peut-être invitées à se couvrir. L'usage existait également à Téhéran, car M<sup>me</sup> Carla Serena, écrivait à cette époque :

« Si le « décolleté » est souvent poussé à l'extrême en Europe, le « déjambé » l'est de même à Téhéran. Tout l'habillement, dans l'enderoum, se compose d'amples jupons courts, comme ceux de nos danseuses, qui s'attachent sous les hanches. Plus les jupes sont écourtées, plus la mise passe pour recherchée, les femmes du peuple et les servantes les portent plus longues que les dames de la classe élevée. Elles ne font usage ni de linge ni de maillot et ont seulement une ample camisole — en gaze transparente pour les élégantes — largement ouverte sur la poitrine. Ce léger vêtement permet de voir tout le haut du corps complètement à nu, ainsi que les jambes et les pieds, car les bas et les chaussettes sont très peu en usage ».

---

(1) *Vers Ispahan*, page 82.

Depuis cela le costume n'a guère varié. L'indispensable premier vêtement est toujours la courte « chemisette » qui s'arrête à la ceinture. Quant au pantalon, c'est, pour le jour et pour les élégantes, un maillot de coton ou de soie, blanc ou de couleur claire, moulant exactement les jambes. Les femmes de la classe commune portent un long caleçon de cotonnade blanche ou noire. La nuit, le pantalon est d'égale longueur ; mais moins collant et lâche autour de la cheville. Car, bizarre antithèse, il ne convient pas à ces vertus orientales de se dévêtir complètement. Elles ne quittent pour dormir que les atours de dessus. Le jupon est un poème, il est la copie presque exacte de ceux de nos danseuses. La mode en fut, dit-on, introduite par la mère du Chah actuel, on lui avait montré la gravure d'un ballet dont la grâce lui plut au point de faire révolution dans la toilette féminine. Cette jupe consiste, en somme, en une bande d'étoffe d'environ trente-cinq centimètres de haut, et sur une largeur de quatre mètres. Elle est séparée en deux par une couture et forme, de fait, une sorte de culotte fort courte et très large, empesée à l'excès, au point de se tenir presque droite. Même forme et mêmes dimensions pour la robe qui n'est véritablement qu'une jupe de soie, de velours, de gaze ou de cotonnade, selon l'opulence du seigneur et maître. Le buste est paré d'une veste généralement de riche étoffe, fermée par des boutons en pierreries.

La femme persane s'alimente abondamment, plutôt par distraction, croirait-on, que par besoin — quoique moins claustrée que la femme de Constantinople, puisqu'à l'abri de la tchadra et du rou-bend, elles sortent assez librement de l'enderoum — aux repas, ce sont les viandes bouillies ou rôties, mouton et poulets, les ragoûts, les potages et le pilaw — mets national en Perse comme en Turquie. A ce régime, les dames de l'enderoum engraisent délicieusement et acquièrent ce doux embonpoint cher au poète persan : la rondeur du melon. Et c'est cette plénitude de formes qui est la beauté particulièrement appréciée. Pour boisson : l'eau ou le Cherbet — le sorbet — la loi du Prophète l'ordonne ainsi. Cependant de méchantes langues affirment que le fin cognac, aux nuances de topaze et jusqu'à l'absinthe, couleur de l'émeraude, ont franchi — oh ! en contrebande — la porte de plus d'un enderoum.

Entre temps, les fruits, les pâtisseries, les sucreries, les douceurs — Chirini — le tout arrosé d'innombrables tasses de thé.

Le lit des femmes persanes ignore les courtines et les dentelles, c'est un mince matelas en soieries, posé à même le tapis et pourvu d'oreil-

lers et de coussins de même étoffe. Dans la journée, il sert de siège ; le soir, il se transforme en couche par l'adjonction de draps et de couvertures. Quelques cassettes pour les bijoux et les parfums, des coffres parfois peinturlurés, d'autrefois enrichis d'incrustations et de mosaïques renferment les vêtements et complètent ce mobilier qui nous semblerait un peu rudimentaire (1) ».

Toutes les maisons persanes prennent le jour du côté de la cour ; elles n'ont qu'un agrément, c'est de n'avoir pas d'étage et de posséder des toits qui permettent, en été, de coucher en plein air. Disons cependant, que l'intérieur n'est point désagréable et offre à l'œil un tableau plutôt riant. La cour est plantée d'arbres, disposée un peu dans le genre du « patio » espagnol et possède un bassin entouré d'un parterre de fleurs, qui, là-bas, sont splendides. C'est autour de cette espèce de cloître que s'élèvent les appartements dont le principal est l'« enderoum », qui est le logis où se trouvent les femmes, tabernacle où nul étranger, nul profane n'a le droit de pénétrer. Un autre logis est le « biroum » : c'est là que le maître reçoit les visiteurs ; par contre les femmes n'ont pas le droit d'y pénétrer.

Voici comment Pierre Loti décrit sa demeure à Chiraz :

« On s'est arrêté devant une vieille porte cloutée de fer, avec un frappeur énorme. D'abord un couloir sombre, un corps de logis poudreux et croulant, ensuite la surprise d'une cour ensoleillée, avec de beaux orangers en fleurs, autour d'une piscine d'eau courante ; et au fond, la maisonnette à deux étages, toute blanche (2) ».

Si maintenant nous envisageons les villes, nous commencerons par la capitale, Téhéran.

Téhéran n'est capitale de la Perse que depuis 1795 : c'est Nasser-ed-din qui l'a transformée et l'a rendue digne de son titre de capitale. Au cœur de la ville est située une vaste place rectangulaire appelée *Maïdane-Topkaneh*, où viennent aboutir les six grandes avenues de Téhéran. Au centre se trouve un bassin ombragé d'arbres et flanqué de 4 canons pris jadis par Schah-Abbas aux Portugais d'Ormuz. Des candélabres de fonte éclairent la place au gaz et depuis peu à l'électricité.

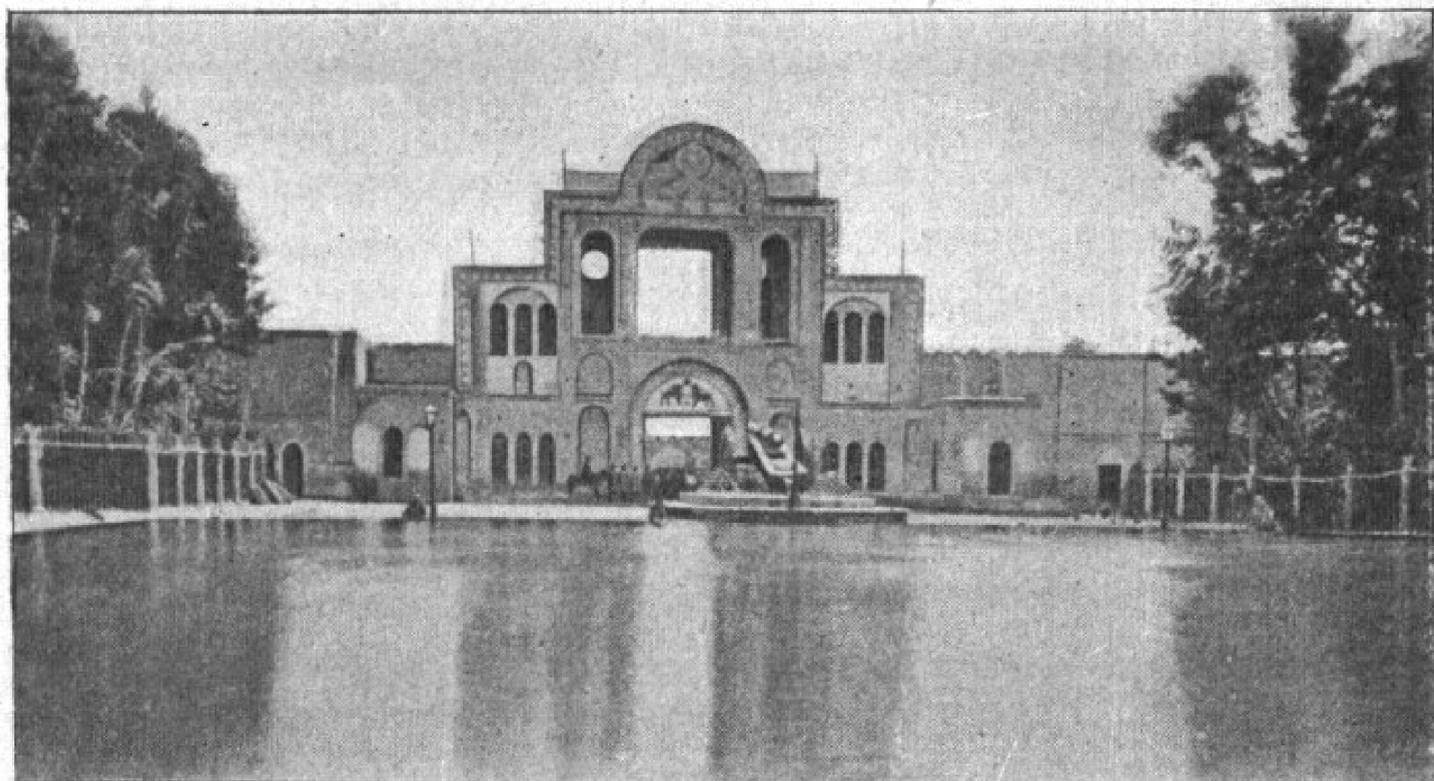
Les deux plus belles rues qui aboutissent à la place du Maïdan sont

---

(1) Fernand LEGRAND. — *La Perse actuelle*, page 21.

(2) *Vers Ispahan*, page 75.

le *Chiavan-i-Dowlet* et le *Chiavan-Lalazan*, l'une et l'autre bien pavées, bordées d'arbres, de ruisseaux d'eau vive. La première est à



LA PLACE MAIDANE-TOPKANEH.

vrai dire la rue des Ambassades ; là en effet sont les habitations des agents diplomatiques Européens. Entre toutes se distingue l'ambassade Anglaise, située dans un grand parc où sont disséminées les habitations particulières des secrétaires et du personnel de la Légation.

Le bazar est à lui seul une ville renfermant pendant le jour une population de 25.000 habitants. C'est un immense labyrinthe de rues recouvertes de voûtes en briques, percées d'ouvertures. Ces voûtes laissent pénétrer l'air et la lumière tout en défendant les promeneurs contre la chaleur. Le bazar n'est pas seulement l'endroit où se concentre le commerce de la capitale, c'est aussi le rendez-vous des flâneurs, des colporteurs de nouvelles ; les grands boulevards à Paris donnent à peine une idée de la foule compacte qui se presse dans le bazar, mais tout ce désordre n'est qu'apparent, car chaque industrie est localisée dans une allée, une avenue, un corridor spécial et l'acheteur sait où il doit se rendre pour trouver la marchandise qu'il vient chercher. Il y a le bazar des chaudronniers, dont le vacarme étourdissant met en fuite le promeneur ; dans l'allée des parfumeurs flottent les senteurs lourdes et capiteuses émanées de toutes les essences inventées par l'Asie. Au bazar des fruitiers, chaque boutique étale des merveilles : pyramides

d'abricots, de pêches, de poires, d'oranges, de citrons, sans parler des grands bassins de cuivre remplis de fruits séchés, les plus appétissants du monde ; puis les dattes du Fars, les aubergines de Recht, les pastèques d'Ispahan, les raisins de Kasbin. Dans l'allée des chapeliers on retrouve toutes les coiffures de l'Asie ; les cordonniers ont aussi leur bazar spécial et le moins achalandé n'est pas celui des orfèvres. Il y a tel de ces bazars où l'on passerait volontiers une journée, par exemple celui des étoffes.

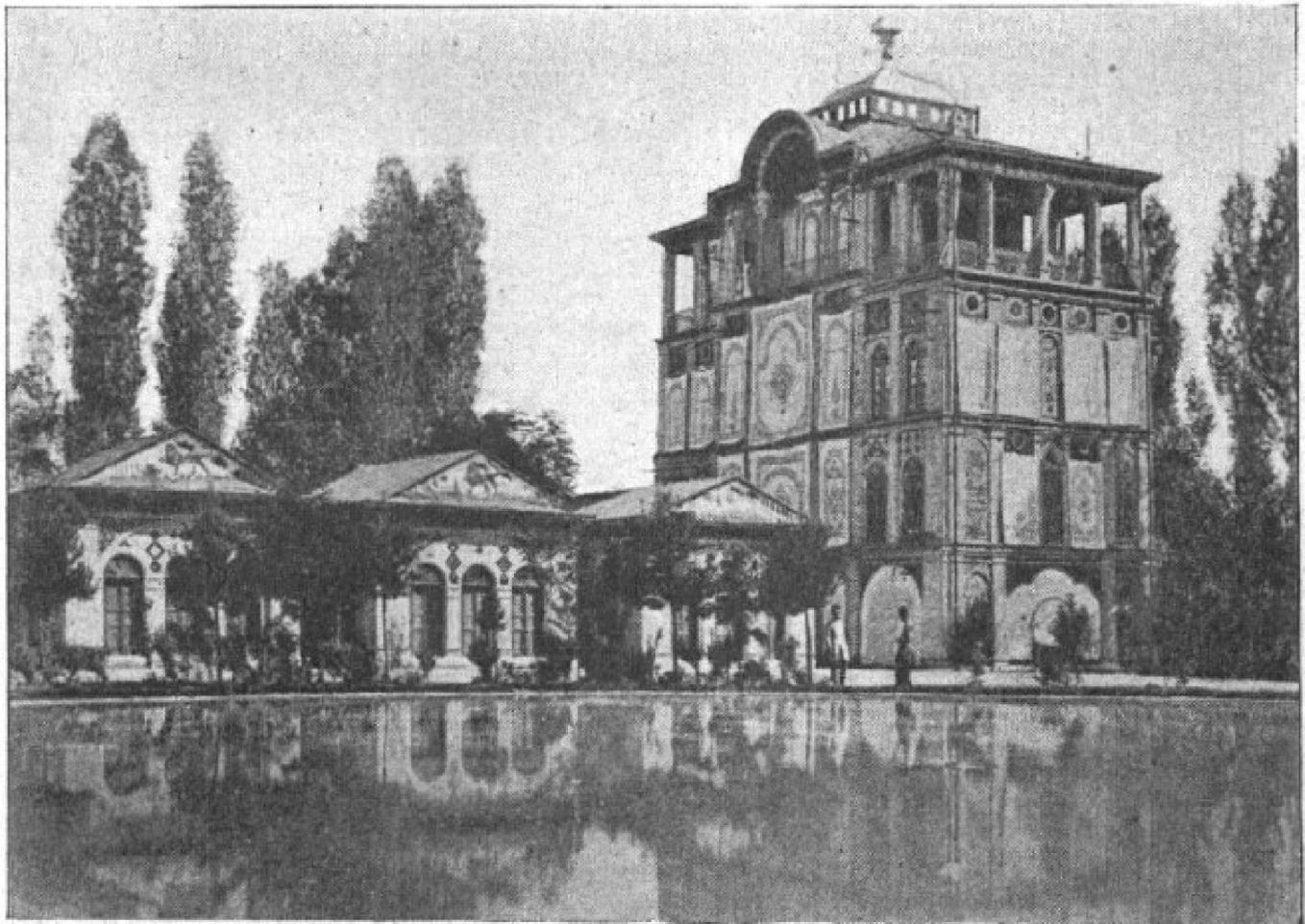
Il faut encore signaler l'*Ark* ou palais impérial, qui ne ressemble en rien au palais d'un Souverain Européen. C'est plutôt quelque chose comme le Kremlin de Moscou, c'est-à-dire une ville particulière entourée d'une muraille protégée par un fossé aujourd'hui comblé et défendue par des canons depuis remisés à l'arsenal. Cette cité royale s'étend entre le bazar et le Maïdan-i-Topkaneh. Elle comprend plusieurs palais que le Schah habite tour à tour, puis les résidences des princes de la famille royale, certains ministères, le bureau télégraphique central, et enfin le palais de l'ambassade Russe établie dans l'Ark depuis qu'en



SALLE DU MUSÉE.

1828 la populace massacra l'ambassadeur et tout le personnel de la Légation.

L'Ark se divise, comme toute maison persane : le Biroum, habitation des hommes, et l'Enderoum où est le harem ; les bâtiments encadrent le « Gulistan » ou « Jardin des Roses », à travers lequel circulent des ruisselets dont le murmure s'éveille sur des lits de faïence, couleur de turquoise. A l'Est du Jardin des Roses, le « Chems-el-Emâret » — Soleil des Palais — où, dans une galerie ouverte, reliant les tours, se trouvent de merveilleux Gobelins représentant le « Couronnement du Faune » et le « Triomphe de Vénus », don de Louis-Philippe à Mohammed Chah. Dans la partie Nord se trouve le Musée. « Aux murs sont accrochés des tableaux, la plupart plus que médiocres, dont les cadres portent encore les étiquettes et les numéros de la salle de vente parisienne où ils ont été achetés : dans le nombre se sont même glissées des chromolithographies (1) ».



LE JARDIN DU SCHAH.

Ce qui fait l'originalité de l'Ark ce sont les jardins.

« Ces jardins sont plutôt des lacs, de tranquilles et sombres miroirs, entourés de murs de faïence et sur lesquels des cygnes se promènent.

---

(1) ORSOLLE. — *Voyage au Caucase et en Perse.*

L'eau c'est toujours la grande rareté et par suite le grand luxe de la Perse, aussi on la prodigue dans l'habitation des princes. — Ainsi l'on rencontre surtout des pièces d'eau qu'entourent des bordures de vieux arbres et de fleurs et qui reflètent les plates-bandes de lis, les ormeaux centenaires, les peupliers, les lauriers géants, les hautes et jalouses murailles d'émail : des stores baissés masquent toutes les fenêtres, des stores en toile brodée, grands et solides comme des voiles de frégate. Aux murailles, ces revêtements d'émaux modernes qui représentent des personnages ou des buissons de roses, attestent une lamentable décadence de l'art Persan, mais l'aspect d'ensemble charme encore et les reflets dans l'eau sont exquis parmi les images renversées des branches et des verdure (1) ».

La seconde ville de la Perse est Ispahan, qui compte 90.000 habitants. « C'est la ville de l'Iran industrielle par excellence. Elle possède d'importantes manufactures de coton, de soie, de velours, de draps, de verre colorié pour les fenêtres, des teintureries, des fabriques de cuir, d'objets d'arts orientaux et d'armes à feu remarquables ; il s'y fait un grand commerce d'opium. Cette prospérité est pour Ispahan une compensation à son titre de capitale du royaume, si glorieusement porté par elle autrefois et que détient aujourd'hui Téhéran (2) ».

La ville est sur la rive droite du *Zenderoud*. Vue de loin, elle produit une impression grandiose, mais ce n'est qu'un mirage : les murs de terre qui entourent la ville s'écroulent d'année en année : la plupart des édifices sont en ruine, la plupart des maisons sont inhabitées.

Voici comment Pierre Loti décrit une de ces avenues abandonnées :

« Les platanes, plus de trois fois centenaires, y sont devenus des géants qui se meurent, la tête découronnée. Les dalles sont disjointes et envahies par une herbe funèbre, Les pièces d'eau se dessèchent ou bien se changent en mares croupissantes : les plates-bandes de fleurs ont disparu et les derniers rosiers tournent à la broussaille sauvage. Entré qui veut dans les palais déserts, restés debout, dont les plafonds délicats tombent en poussière (3) ».

S'il faut en croire les Persans, Chiraz est leur capitale littéraire et scientifique, mais combien peu attrayante, du moins dans sa forme

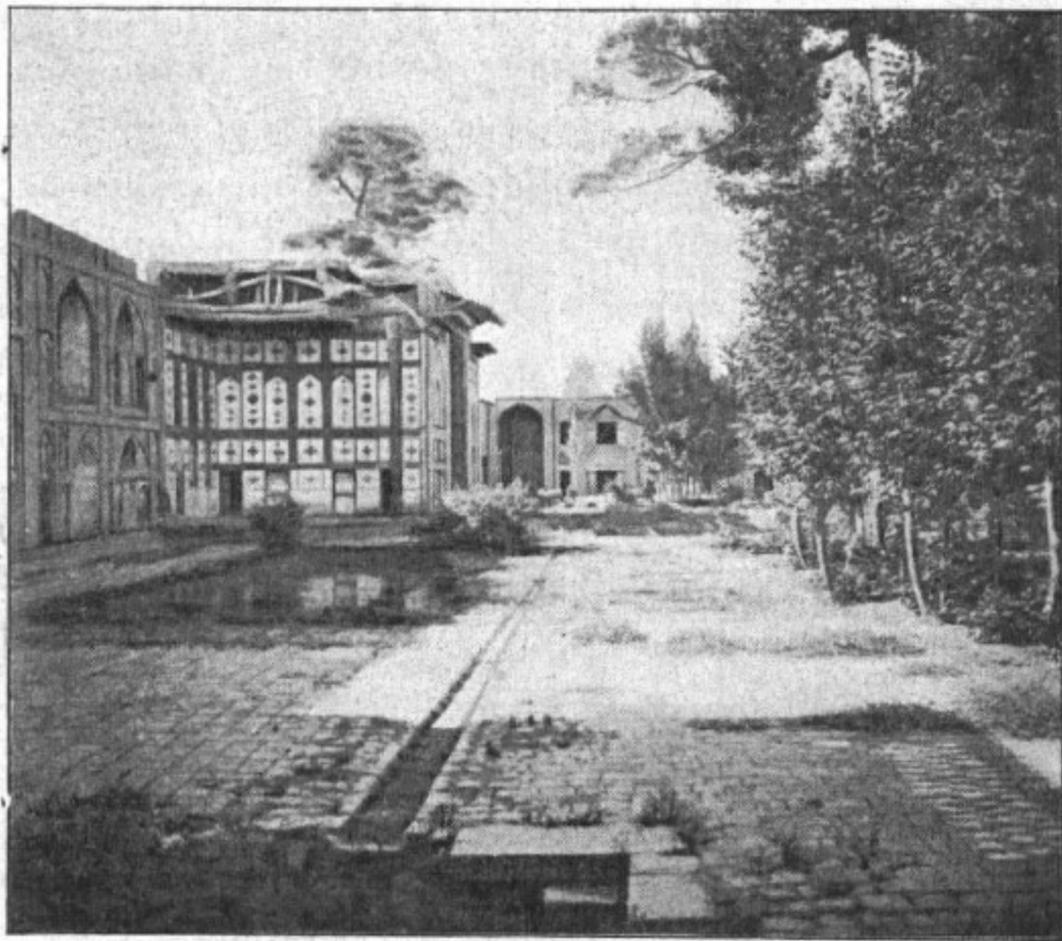
---

(1) Pierre LOTI. — *Vers Ispahan*, page 287.

(2) Fernand LEGRAND. — *La Perse actuelle*, page 17.

(3) Pierre LOTI. — *Vers Ispahan*, page 217.

extérieure. — « On circule dans cette ville comme dans un dédale souterrain. Les ruelles couvertes, semées d'immondices et de pourritures



UNE RUE A ISPAHAN.

se contournent et se croisent avec une fantaisie déroutante : par endroits, elles se resserrent tellement que si l'on rencontre un cavalier, ou même un petit âne, il faut se plaquer des deux épaules aux parois pour ne pas être frôlé. Dans ces mornes et longues murailles en briques grises ou en terre grise, jamais ne s'ouvre une fenêtre. Rien que des portes, et encore y a-t-il un second mur bâti derrière pour les masquer, leur faire un éternel écran. Quelques-unes s'encadrent de vieilles faïences précieuses, représentant des branches d'iris, des branches de roses, dont le coloris, avivé par le contraste avec toutes les grisailles d'alentour, éclate encore de fraîcheur au milieu de tant de vétusté et de ruines (1) ».

Les autres villes sont beaucoup moins importantes, du moins quant à la population. C'est ainsi que la ville de Tebriz au Tauris n'atteint pas

---

(1) Pierre Loti. — *Vers Ispahan*, page 79.

30.000 habitants. Pourtant, cette ville occupe une situation importante ; elle se trouve au point de jonction des deux routes de l'Europe conduisant en Perse, l'une par la Turquie, l'autre par la Russie. Il s'y fait annuellement vingt à vingt-cinq millions d'affaires en importations européennes, dont la presque totalité se traite avec la Turquie, la Russie et l'Angleterre ; mais, en 1906, la Turquie s'est laissé distancer par la France qui, pour cet exercice, vient au troisième rang, loin après la Russie et l'Angleterre, mais avant l'Allemagne et l'Autriche.

Dans la plaine qui s'étend au pied du versant méridional de l'Elbourz, au centre d'une large zone de vignobles et de jardins, Kasbine élève les minarets et les coupoles de ses mosquées. Bien déchue avec sa population qui n'atteint pas 20.000 habitants, c'est pourtant l'une des anciennes capitales de la Perse : elle avait encore 100.000 habitants au XVIII<sup>e</sup> siècle. Certains de ses quartiers, comme à Ispahan, sont devenus complètement déserts ; mais, quoique délabrés, ses monuments gardent un air de splendeur : les façades des mosquées, revêtues de faïences, forment des mosaïques d'un goût ravissant. Ses Medressé (sorte de Facultés de Théologie musulmane) sont restés célèbres dans tout l'Iran. Peut-être est-ce en faveur de ses savants et de ses lettrés que les Persans la proclament encore *une des portes du Paradis*. C'est de toutes les villes persanes, la moins rebelle aux influences Européennes. Pierre Loti fut agréablement surpris d'y entendre parler le français.

« Le gîte est moitié hôtel, moitié caravansérail. Au crépuscule, à l'heure où les martinets tourbillonnent, quand je suis assis devant la porte, suivant l'usage oriental, de jeunes Persans, qui ont deviné un Français, viennent m'entourer gentiment pour avoir l'occasion de causer en notre langue qu'ils ont apprise à l'école. Ils parlent avec lenteur, l'accent doux et chanté ; et je vois quel prestige, à leurs yeux, notre pays conserve encore (1) ».

Les Persans actuels professent presque tous l'Islamisme ; ils sont *chiites*, c'est-à-dire sectateur d'Ali, très hostiles aux Musulmans sunites, c'est-à-dire Arabes et Turcs. Leur ville sainte est *Méched*, dans le Kho-rassan, cité de 70.000 habitants. Sa mosquée renferme le tombeau d'Ali et chaque année les pèlerins y arrivent par centaines de mille. Aucun infidèle ne peut pénétrer dans le *best* ou quartier saint, qui est

---

(1) Pierre Loti. — *Vers Ispahan*, page 303.

entouré de solides chaînes et surveillé par de farouches gardiens. « Les vastes cours du quartier saint sont remplies du matin au soir par une foule nombreuse. Près des portes d'entrée, on voit un étalage de ces mille riens qu'on fabrique dans tous les grands centres de pèlerinage, chrétiens, musulmans ou hindous. Mais à côté de ces industries communes à toutes les religions, le pèlerinage au tombeau de l'iman fait prospérer une quantité d'emplois qu'on ne rencontre qu'ici. Tels sont les écrivains des nombreux placets qu'on adresse à l'iman. Ces suppliques sont pieusement déposées sur le tombeau du saint, et deux ou trois jours après on y trouve une réponse écrite et légalisée par l'apposition d'un énorme cachet. D'autres fonctionnaires délivrent des certificats de pèlerinage, des contrats de mariage de six mois à deux jours de durée pour les pèlerins veufs ou célibataires. Le quartier saint a aussi ses cicerones qui, pour une paie modique, conduisent les pèlerins dans toutes les parties de l'établissement et récitent pour eux, à haute voix, la prière d'usage prononcée devant le sarcophage de l'iman. Chaque jour, il y a plusieurs prêches dans les cours des mosquées. Les *Vaïzes* ou prédicateurs exposent l'histoire de l'iman et de sa famille, versent des larmes officielles sur les souffrances du fondateur du rite schiite et sont généralement interrompus par les sanglots et les cris de douleur très sincères de leurs nombreux auditeurs qui récompensent parfois généreusement ces professeurs de fanatisme (1) ».

« L'armée persane a une organisation toute particulière. En temps de paix, le service actif ne comporte le plus souvent qu'une durée de six mois à deux ans, selon les besoins de la garde des frontières et du service des grandes villes. Il est probable, qu'en temps de guerre, la durée est illimitée. Le noyau de l'armée est formé par des troupes irrégulières — *redifs* — environ cent vingt-cinq corps [de cavaliers de trois à quatre cents hommes chaque et commandés par leurs chefs de tribus respectifs. A peu près deux cents cavaliers tiennent garnison à Téhéran où ils remplissent les fonctions de gardes du corps : on les appelle les « *Ghulams* ».

Les troupes régulières — *Nizams* — se composeraient — d'après les statistiques officielles — de 74 bataillons d'infanterie de 600 à 800 hommes ; de 23 régiments d'artillerie de campagne, divisés chacun en

---

(1) Lieut. GRINÈRES. — *Voyage en Russie et en Perse.*

deux ou trois batteries possédant de quatre à huit canons et, enfin, un bataillon de pionniers de 500 hommes (1) ».

Inutile de dire que tout cela n'existe que sur le papier. La Perse n'a pas d'armée. *En 1879* : pour assurer sa sécurité personnelle, Nasser-Eddin s'entendit avec le gouvernement Russe pour créer une brigade de *cosaques* de la garde. Il fut convenu que le chef et les instructeurs de cette troupe viendraient de Pétersbourg. Cette brigade existe toujours. Elle constitue aujourd'hui la seule force militaire existant en Perse. En effet, il n'y a pas d'autres troupes dans le pays que celles-là.

Cette brigade se compose de deux régiments de cavalerie à quatre escadrons ; un bataillon d'infanterie ; deux batteries d'artillerie à cheval, de quatre pièces chacune.

Ce sont là détails qu'il est bon de connaître pour l'intelligence des événements qui se déroulent à l'heure actuelle en Perse.

La Perse est gouvernée par un souverain qui porte le nom de *Schah*. Son gouvernement est en principe absolu et illimité. Les titres de sa puissance sont aussi pompeux que ceux de Xerxès ou de Darius, dont il est l'héritier. Nous avons vu dans l'étude sur le plateau de l'Iran comment il est en réalité complètement soumis à l'influence Russe. Cette influence n'est point pour plaire à tous les Perses. Il s'est formé un parti nationaliste qui s'est constitué en *andjoumans*, sorte de clubs politiques.

Nasser-Eddin périt assassiné en 1896. Il eut pour successeur son fils Mouzaffer-Eddin, mort à la fin de 1907. Celui-ci sentit un sourd mécontentement grossir autour de lui : cédant à la crainte d'un mouvement révolutionnaire il créa une sorte de caricature du régime parlementaire et accorda une constitution à son peuple avec une Chambre de représentants ou *Medjliss*.

Quand il mourut, il laissa à son fils Mohamed-Ali ce dangereux cadeau.

Cependant, mieux qu'on n'aurait pu le prévoir, le Medjliss ou Parlement avait pris au sérieux son rôle et sa mission. Il siégeait presque en permanence, perdant souvent son temps à écouter d'interminables discours, approuvant toutefois, çà et là, des réformes utiles et raisonnables. Il portait sur l'administration, sur les finances, une attention consciencieuse.

---

(1) Fernand LEGRAND. — *La Perse actuelle*, page 37.

Une des premières et des plus sages mesures qu'il édicta fut de rogner les pouvoirs arbitraires des gouverneurs généraux, trop habitués à considérer la province à la tête de laquelle on les plaçait comme un domaine à faire fructifier pour leur profit. Le Medjliss leur donna rang parmi les fonctionnaires rétribués.

L'intention était certainement louable, mais le but a-t-il été atteint ? Le gouverneur général a-t-il compris que, si l'État le payait directement, c'est pour qu'il ne recherchât plus des profits indirects ? Lui est-il seulement entré dans l'esprit que l'ancienne méthode, fondée sur une tradition multiséculaire, pouvait être injuste et détestable ?

L'assemblée nationale avait la volonté de bien faire, ce qui est beaucoup. Mais ce n'est pas assez. Il faut qu'à la volonté des représentants s'ajoute la possibilité offerte par la situation, la concordance des faits avec les aspirations.

Cette concordance manquait. On se rend compte des résistances que les réformes, de quelque nature qu'elles fussent, devaient inévitablement rencontrer, dans des milieux où l'intérêt s'appuyait sur toutes les vieilles traditions et coutumes, qui, d'ailleurs, aux yeux de ceux qui en tirent profit, sont les bases essentielles de l'existence et de la prospérité de l'État.

Quand le Medjliss prétendit fixer la liste civile du Shah et ne plus laisser au souverain le libre emploi du produit des impôts payés par le peuple, il fit preuve d'une hardiesse singulière. Il révolta et liguait contre lui tous ceux qui vivent à l'ombre du palais, des miettes de la table royale, et toute la clientèle de ceux-là. Il se désigna aux rancunes des cosaques de la garde, qui n'étaient pas sans profiter, eux aussi, des dilapidations traditionnelles.

Le conflit armé devait un jour ou l'autre sortir de ces antipathies, de ces animosités, de ces déceptions et de ces rancœurs. L'honnête intrusion de la représentation nationale dans le dédale des abus et des caprices d'un gouvernement jusque-là sans règle, sans contrôle et sans loi, devait attirer sur sa tête l'orage des appétits coalisés.

C'est fait. Le Baharistan, où elle se réunissait, a été bombardé ; les représentants ont été jetés en prison. Le premier essai de constitution en Perse a eu le destin auquel on pouvait s'attendre, dans un pays qui y était aussi peu préparé.

Mohamed-Ali vient de lancer une proclamation à « son peuple bien aimé ». C'est sur les *Audjoumans* qu'il fait retomber la responsabilité de ce qui vient de se passer. Ces clubs « pouvaient mettre le pays en

présence de graves difficultés ». Il promet de convoquer dans un délai de trois mois une nouvelle Chambre composée « de députés loyaux et patriotes ». N'est-ce pas un peu la répétition de l'histoire de la *Douma* en Russie.

Et cela montre une fois de plus combien est grande l'influence Russe à Téhéran. Mohamed-Ali déteste toute idée libérale et un régime parlementaire qui lui a été imposé. Encore aurait-il dû le déclarer et agir en conséquence dès son avènement, au lieu de jurer la constitution. Il ne l'osa point et l'on est en droit de penser que ce sont les conseils venus de St-Petersbourg qui l'ont porté à un coup de force qui n'a plus le mérite de l'à-propos et de l'opportunité.

Naguère encore ces événements auraient pu entraîner de graves complications diplomatiques. Heureusement, grâce à l'accord Anglo-Russe, il n'en est plus de même : les choses marcheront ainsi que l'ont décidé les deux puissances alliées et l'Europe n'a pas lieu de s'émouvoir.

20 Juillet 1908.

A. MERCHIER.

---

## LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

EN 1908

---

I.

EXCURSION AUX MINES DE LENS

DU 23 AVRIL 1908.

---

De toutes les excursions de la Société de Géographie, la visite aux Mines de Lens est périodiquement un très gros, le plus gros succès de tout le programme annuel. Aussi Monsieur le Président Auguste Crepy, secondé en la

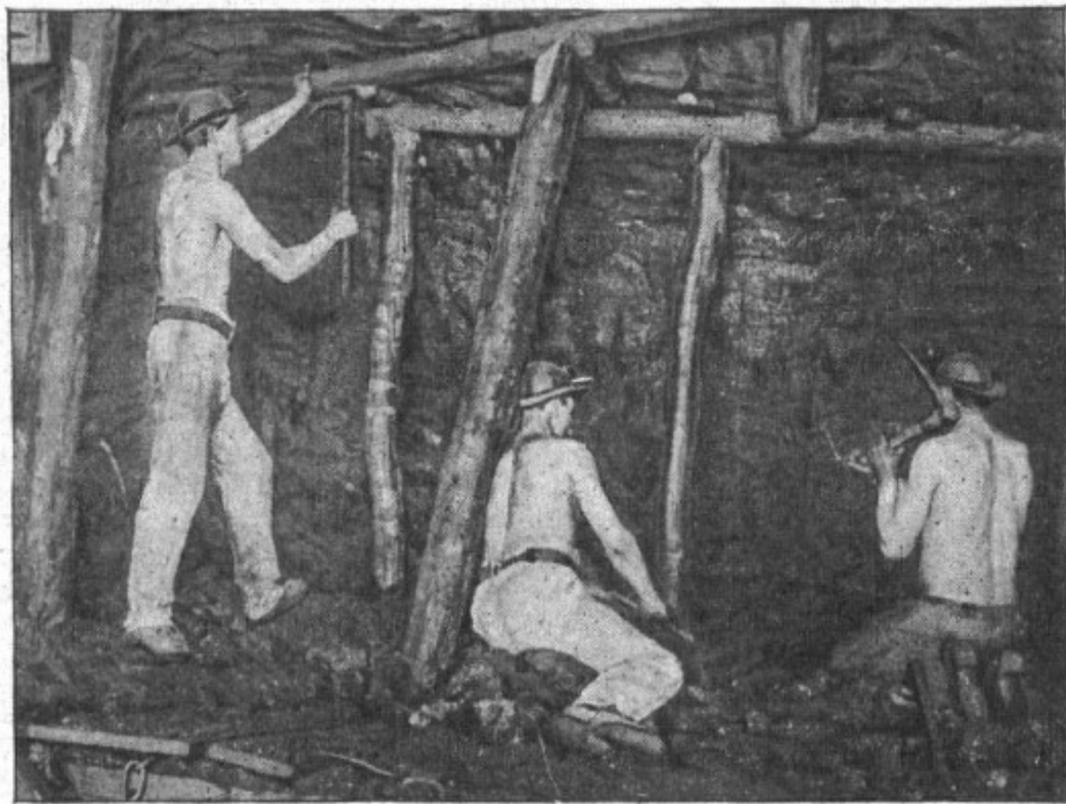
circonstance par M. Beaufort, Président de la Commission des Excursions, en assume-t-il en personne et l'organisation et la direction.

Dès l'ouverture des inscriptions les cinquante places offertes sont enlevées ; c'est par faveur spéciale que le nombre des excursionnistes peut s'élever jusqu'à 70, et cela grâce à la bienveillance de nos hôtes.

Cela met en relief deux faits : d'abord, le bon renom de notre Société, qui voit s'abaisser devant elle des barrières réputées inexpugnables ; ensuite, à quel point le souvenir de M. Léonard Danel, de M. Paul Crepy, reste vivace au sein du « Conseil des Mines de Lens » pour que pendant toute une longue journée, M. Reumaux, Directeur général, plusieurs Ingénieurs, M. l'Inspecteur des voies ferrées et les principaux employés se fassent nos conducteurs, nous évitent toute fatigue, consentent au trouble qu'apporte notre incursion dans l'exploitation. Aussi nous faisons-nous l'interprète de nos camarades de voyage pour envoyer à nos hôtes, aux organisateurs et à nos aimables guides, l'hommage de notre gratitude.

Ce devoir rempli, nous reconnaissons que la visite d'une mine de charbon et de ses annexes n'est pas une excursion de grand tourisme ; un voyage en pays plat et monotone est plutôt une fatigue qu'un agrément ; en pays minier il est plus prosaïque que partout ailleurs. De même nous ne croyons pas utile de décrire la mine et les méthodes d'exploitation.

Pour celui qui a vu, qui s'est instruit sous la direction d'un ingénieur, le



MINEURS AU TRAVAIL.

souvenir de ce voyage souterrain est impérissable, les impressions qu'il suscite sont ineffaçables ; tandis que pour ceux qui ne sont pas descendus dans le

puits, qui n'ont pas ressenti l'émotion de la chute, qui n'ont jamais parcouru le dédale des galeries, qui n'ont point rampé le long de la veine, en s'aidant des pieds et des mains, les plus beaux discours ne disent rien, ils ne donnent même qu'une vague idée de l'installation grandiose que nécessite l'extraction d'une matière aussi vulgaire que le charbon.

Disons toutefois que le progrès se fait sentir même dans les entrailles de la terre.

La gare d'arrivée, les principales galeries n'ont rien à envier à celles du Métro, l'écurie ressemble à s'y méprendre à celle d'un hippodrome, l'éclairage s'inspire des dernières créations et les précautions prises pour assurer la sécurité des ouvriers sont toujours plus ingénieuses, plus complètes, plus scrupuleuses. C'est ainsi que la lampe du mineur, pour ne donner qu'un exemple, procure un pouvoir éclairant bien supérieur à celui que nous avons connu jadis, et enlève à l'ouvrier distrait tout moyen de commettre une imprudence. Elle ne peut être ouverte « qu'au jour », à l'aide d'un fort aimant; elle ne contient qu'une mèche imbibée d'essence de pétrole qui ne peut se rallumer que grâce à un détonateur interne.

La première partie de notre excursion et la descente ont d'ailleurs été décrites, ici même, par M. Jules Dupont dans sa relation de 1904, et comme tous nos collègues collectionnent les Bulletins nous y renverrons nos lecteurs.

Mais reprenons la description à la fin de la matinée, alors que les deux groupes qui s'étaient formés pour visiter séparément les fosses 11 et 12 de Loos-en-Gohelle se réunissent dans la salle des fêtes des « Mines de Lens ». C'est la première fois que nos Sociétaires sont reçus dans ce somptueux local de construction récente, d'un luxe sévère et tout décoré avec les briquettes émaillées fabriquées par un de nos concitoyens, M. Charles Bonzel.

C'est la « Maison des Œuvres et des Sociétés de tous genres de la concession ». En dehors de la buvette, des salles de réunion et de toutes les dépendances, la grande salle est aménagée pour contenir 800 personnes; elle peut être transformée, *ad libitum*, en théâtre, en cercle d'anciens élèves, en salle de concert, en cinéma, en arène de gymnastes. Une réflexion s'impose, c'est que la Compagnie traite les mineurs en enfants gâtés qui parfois ne comprennent pas toute la sollicitude dont on les entoure. Il n'est pas une corporation qui ait un pareil ensemble d'avantages : maisons confortables et à loyer réduit; charbon gratuit; caisse de secours, médecin et médicaments; pensions aux veuves, aux orphelins des ouvriers qui ont trouvé la mort à la mine; groupes scolaires entièrement à la charge de la Société (Il y en a quatre à Lens même), crèches, garderies, goutte de lait, orphelinat, ouvroir.

On a même le souci de leurs récréations. La salle des fêtes est construite à l'extrémité d'une immense terrasse plantée d'arbres, pour les jeux de sport; on y a élevé une perche à l'oiseau, toute métallique (leur récréation favorite), pour les inciter aux jeux d'adresse et les éloigner des jeux de hasard,

funestes aux ouvriers nantis à certains jours de beaucoup d'argent. Personne n'est oublié, pas même les enfants, je crois même qu'à différentes époques, on leur fait des distributions de gâteaux.

Nous aussi on nous traite en enfants gâtés. Un lunch a été préparé en notre honneur. Rien que le coup d'œil de la salle de cent couverts (tout le haut personnel nous tenait compagnie) produit une impression des plus réjouissantes chez des excursionnistes fatigués et, je dis le mot, affamés.

Notre aimable Président se fit notre interprète pour remercier M. Reumaux et tout le haut personnel de l'accueil vraiment fraternel qui nous est fait, il rappelle que c'est la cinquième fois que nous sommes l'objet de la même réception si cordiale.

Puis, M. le Directeur général remercie notre Président de ses aimables paroles et se déclare heureux de retrouver à ses côtés le fils de M. Paul Crepy, le vénéré Président que nous regrettons encore et le petit-fils du vénérable M. Léonard Danel, fondateur (avec quelques Lillois ses amis) des Mines de Lens et naguère encore Président très écouté du Conseil d'administration.

Ces toasts sont salués de frénétiques applaudissements et un vivat est chanté en l'honneur de M. Reumaux. J'ai su dans la suite de la journée que ces accents si vibrants « qu'il vive en santé, en paix » n'avaient rien de commande et que la voix était l'interprète du cœur. En cette journée si bien remplie, je me suis trouvé dans différents groupes : j'ai pris contact avec plusieurs membres du personnel (sans être connu d'aucun d'eux) et il m'est resté cette impression, c'est que l'estime et la sympathie du personnel sont choses acquises au Directeur-Général.

A l'issue de cette réunion, notre programme comporte : *Visite de la Cité, des Écoles et de l'atelier de Couture du N° 11*. C'est pour la digestion que l'on nous fait faire cette petite promenade. Elle est du reste des plus suggestives. Voici le gros rouleau à vapeur qui dame les routes empierrées du domaine de la Société. A l'extrémité de la vaste esplanade une grande Chapelle fait le pendant de la salle des fêtes ; sur son frontispice, si j'ai bonne mémoire, on lit la phrase : « *Noli me tangere* » Il est toujours bon d'enseigner le respect de la propriété.

A proximité de l'église se trouve une vaste École de garçons construite d'après les dernières données de l'hygiène et de la pédagogie, avec jardin d'agrément sur toute la longue façade et potager très instructif, parallèle à la cour de récréation et sans autre obstacle qu'un lattis à claire-voie. Les huit classes sont accouplées pour les vestiaires et les entrées ; les murailles sont littéralement couvertes de tableaux, de cartes, d'inscriptions (je crois que toutes les sentences que le commerce de la librairie a produites s'y trouvent exposées). C'est parfait de rendre concret par des gravures, des images, tout ce que l'enseignement a de trop abstrait, mais à cette exposition permanente il peut y avoir un inconvénient : l'œil de l'enfant s'habitue à cette fantasma-

gorie de l'image, il ne voit plus rien ou ne regarde que d'un œil distrait, il ne suit plus avec la même curiosité, le même intérêt, les explications du maître qui sait le mieux utiliser l'enseignement par l'aspect si pratique et si efficace.

Quoi qu'il en soit, on a l'impression que la Société ne néglige rien pour doter ses écoles d'un matériel qui ferait envie à beaucoup de municipalités de grandes villes.

A une courte distance de l'école se trouve l'atelier de Couture pour les jeunes filles. Elles font de la confection pour magasins. Dans une vaste salle très éclairée, bien aérée, se trouvent alignées des machines à coudre de tous les genres, de tous les modèles ; celles qui font les boutonnieres, d'autres qui cousent les boutons en croisant le fil, sont l'objet d'un vif mouvement de curiosité.

Mais hâtons-nous, notre programme est tellement chargé qu'il nous faudra presser le pas toujours et partout jusqu'à l'heure du départ. D'ailleurs, le train spécial, notre train à nous, est là, il nous attend. M. l'Inspecteur des chemins de fer de la Compagnie fait presser le pas, il donne lui-même ses ordres et amène notre wagon-salon à l'endroit précis où nous débouchons, par une rue détournée. Et en route pour Pont-à-Vendin. On n'est pas plus aimable ni plus prévenant, nos Ministres ne sont pas mieux traités.

Tandis que nous parcourons la concession, soit vers Loos, soit vers le rivage de Vendin-le-Vieil, nous avons tout le loisir de questionner l'un ou l'autre de nos aimables cicerones pour obtenir certaines indications complémentaires. Nous reproduisons au hasard du crayon les données que nous avons recueillies.

La concession de Lens est de plus de 7.000 hectares ; elle possède le gisement le plus riche de tout le bassin et, ce qui ne gâte rien, d'une exploitation facile.

Il comprend en effet 28 couches d'une épaisseur moyenne de 1 mètre et chaque couche n'est séparée de sa voisine que de 24 à 25 mètres (moyenne encore) de terrain houiller. C'est là une richesse exceptionnelle pour le Pas-de-Calais, inconnue dans le Nord. Lens peut encore fournir pendant 400 ans une production annuelle de un million de tonnes ; mais il a fallu plus d'un demi-siècle pour arriver à la situation actuelle. Nous avons fait le même voyage il y a quelque 25 ans, nous avons pu juger de la transformation du pays, autrefois presque désert ; de puits en puits, de corons en corons, d'usine en usine sur un parcours de 12 kilomètres, notre attention est toujours attirée sur les propriétés de la Société qui a dû tout créer en cette plaine dénudée, si étendue disent les vieux Lensois qu'elle ne se termine qu'au Kamchatka et qu'elle ne connaît qu'un arbre, « celui de Condé », resté historique.

La plaine de Lens, au sol crayeux peu productif, nourrit à peine ses habitants, les villages étaient peu peuplés, aussi la Société des Mines dût-elle faire construire des villages entiers ; c'est par milliers de maisons qu'elle loue, *avec perte*, à ses ouvriers pour les attirer et les retenir près de ses puits d'ex-

traction. Cela ne suffit pas, elle doit s'entendre avec les Compagnies de chemins de fer pour créer des trains-ouvriers, afin de drainer dans nos campagnes les bras dont elle a besoin. Ce n'est pas le charbon qui manque, c'est le moyen de l'amener au jour. En outre la Société a construit elle-même une cinquantaine de kilomètres de voies ferrées pour desservir ses différentes fosses ; comme corollaire, elle a dû acquérir tout le matériel *ad hoc* : locomotives, wagons à houille, trains de voyageurs.

Ce petit aperçu fait rêver aux sommes considérables qu'il a fallu immobiliser pour extraire le charbon et le conduire à destination.

Actuellement Lens possède 15 puits d'extraction, un 16<sup>e</sup> est en fonçage ; dans ce nombre on ne compte pas les *bis* qui servent à l'aération, à la ventilation..... Et la production est toujours au-dessous de la demande, les 15 puits ne peuvent remonter assez de charbon, la « Mine manque de bras bien qu'elle occupe près de 16.000 ouvriers ».

« On embauche » toujours à Lens, d'autant plus qu'il y a beaucoup de « déchet » dans les nouveaux venus. Le galibot ne connaît que la mine, de même que le mousse n'aspire qu'à être marin. Le mineur et le marin ont la nostalgie de leur métier, il n'en est pas de même des artisans occasionnels qui ne vont à la fosse que par dépit et à défaut de mieux pour « gagner la vie ».

Les 16.000 ouvriers de Lens comprennent, outre les mineurs et leurs contre-mâtres (*les porions*), les chargeurs à la taille, les chauffeurs, les lampistes, les remblayeurs, les trieurs de pierres, les chargeurs à l'accrochage, les moulineurs, les hercheurs et les machinistes, sans compter tous les hommes d'états qui travaillent « au jour ».

Toutes ces données sont plutôt au-dessous de la vérité ; elles se réfèrent à une statistique déjà ancienne. Un travail d'ensemble est en ce moment en préparation, nous a-t-on dit.

Tout en bavardant, nous voici arrivés à *Pont-à-Vendin*. La terminaison « in » est commune à tous les villages qui se trouvent sur les rives de la Deûle : Sequedin, Emmerin, Wavrin, Anneullin, Bauvin, Provin, etc. En vieux gaulois cela veut dire *marais*, paraît-il ; nous sommes en effet en plein marais à Vendin, le flot de Wingles qui alimente le canal de Roubaix n'est pas éloigné.

J'ai l'idée que l'*immense* chantier de la Société a été conquis sur les eaux, la chose est bien facile, elle est même souhaitable quand on produit de nombreux déchets dont il faut se débarrasser coûte que coûte et qu'on a à sa disposition de puissants moyens de transport.

Ailleurs on élève des monticules, ici on comble la vallée, comme à la fosse N<sup>o</sup> 16, en construction, à tel point que les remblais atteindront la hauteur du clocher de Loos-en-Gohelle.

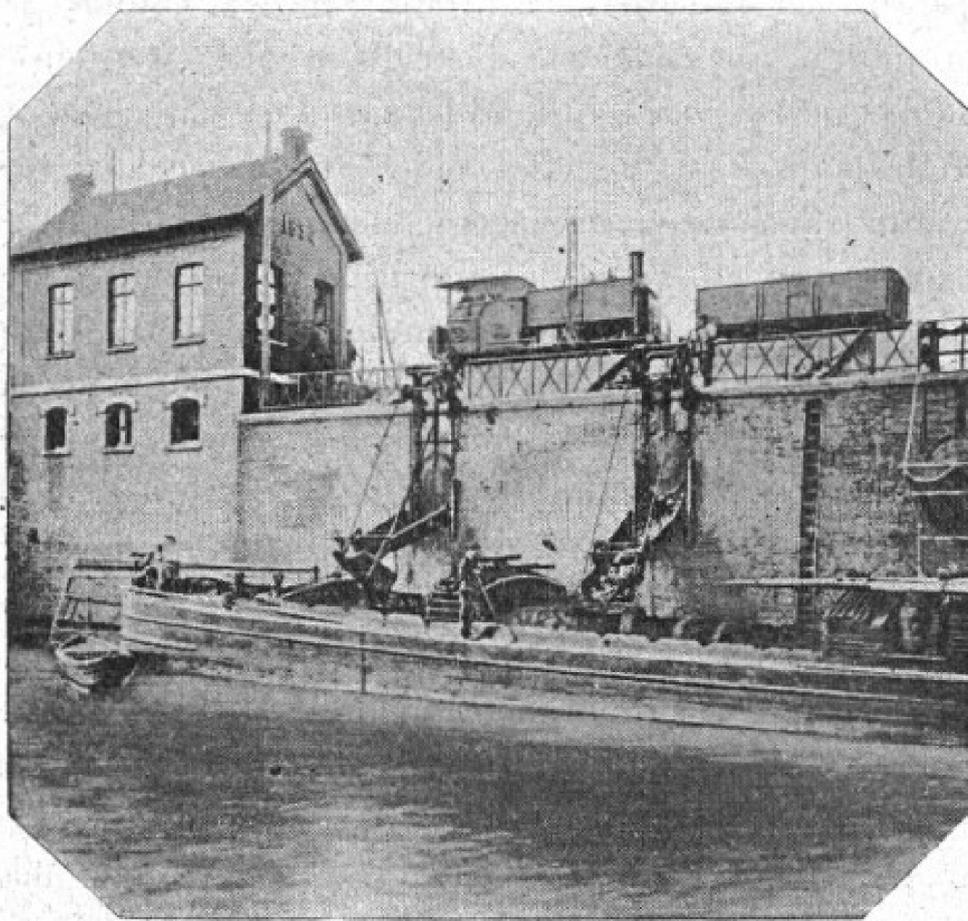
Si j'ai bien compris, les installations de Pont-à-Vendin ont été créées à deux fins : établir près de la Deûle un rivage d'embarquement, un port ;

installer toutes les usines qui permettent de tirer bon parti des produits les moins marchands et de tous les sous-produits. C'est ce que nous allons voir.

Le « Rivage » est un merveilleux outil ; il est le complément indispensable de la Mine. Dans toute grande entreprise, il faut soigner le côté commercial autant que l'industrie elle-même. Comment est-il possible de produire beaucoup, si l'écoulement facile et à bas prix n'est pas assuré ?

Le quai de chargement de Pont-à-Vendin résout le problème. Cent bateaux y attendent, ils seront bientôt servis. On en aligne sept à la fois, le long d'une voie ferrée parallèle, où arrivent les trains de charbon des seize fosses.

Veut-on charger un bateau ? Le mécanisme est aussi simple qu'ingénieux : des trémies de la largeur d'un wagon sont abaissées sur toute la longueur des 38 mètres d'une bélandre de 300 tonnes. Le côté correspondant du wagon s'abaisse pour faire la liaison et tout le contenu de la caisse est culbuté avec autant de désinvolture que si vous renversiez, avec un doigt, une boîte de dragées.



DÉBARQUEMENT DES WAGONS DANS UN BATEAU.

Seulement la machine-grue qui voyage de wagon en wagon, y met deux doigts de fer d'une solidité éprouvée. En deux heures la charge est complète pour les sept bateaux ; puis le tour à d'autres. Le grand point, c'est que la Mine fournisse et que les arrivages ne subissent point d'arrêt.

La voie d'eau n'emporte pas toute la production ; journellement et nuitam-

ment un rapide part pour Paris et des trains entiers prennent toutes les directions, notamment pour la Suisse, deux fois par mois.

Le gros charbon, la belle gailletterie trouvent toujours des débouchés faciles ; mais il n'en est pas de même du menu et il s'en produit malgré les peines et l'habileté des vieux ouvriers. Force est bien à la Société de l'utiliser, de le transformer elle-même.

Ce menu charbon est d'abord lavé à *grande eau* (il en coule des torrents à faire tourner un moulin) et, dans le même temps, il est débarrassé des pierres, des schistes. Ce travail n'a l'air de rien, laver du charbon ! Il demande néanmoins beaucoup de force et s'opère dans des bâtiments vastes comme des minoteries, où la matière noire chemine à peu près de la même façon que la blanche farine.

Une fois lavée et moulue, la poudre de houille se rend (c'est une façon de parler), soit au four à coke, soit à l'usine à briquettes.

La fabrication du coke était très simple quand je l'ai vue, autrefois, mais elle était barbare et peu productive : on versait le charbon, à même, par une ouverture supérieure et on perdait les produits gazeux et toutes leurs richesses.

Aujourd'hui on fait non seulement d'excellent coke, très dense, de la sole à la voûte du four et de la gueule au fond ; mais l'énorme chaleur produite par cette combustion incomplète en vases clos, est utilisée par des batteries de générateurs qui la transforment en énergie électrique ; de plus, tous les sous-produits sont précieusement recueillis, travaillés et isolés.

N'est-il pas merveilleux ce cycle complet ! L'électricité engendrée du déchet de la Mine servant à l'éclairage de la fosse elle-même et actionnant toutes les machines jusqu'à douze kilomètres des batteries de fours à coke !

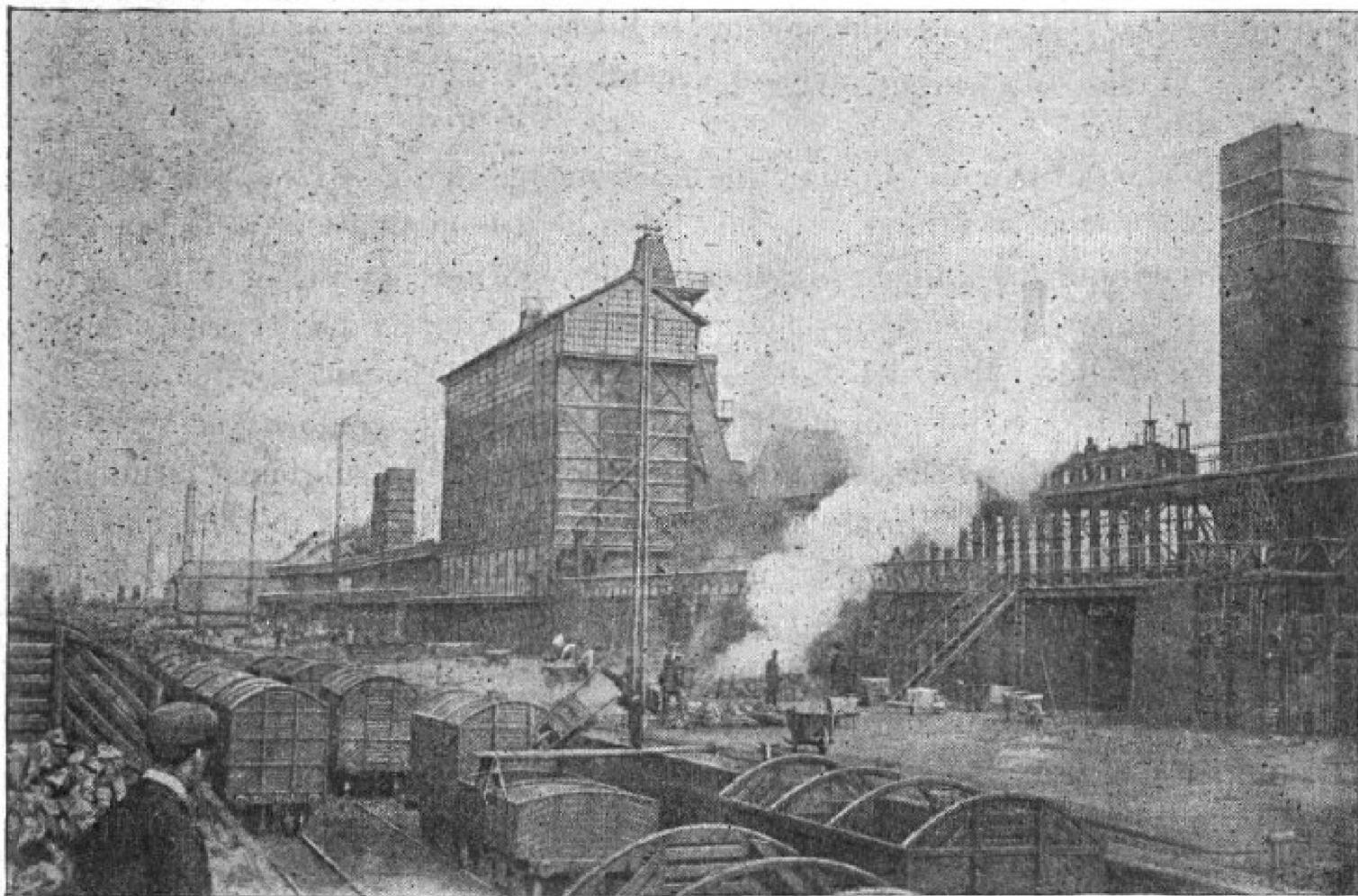
Lens possède 160 fours dont l'unité (outillage, conduites, dallages compris) coûte de 20 à 22.000 francs. Un chargement est de 9 tonnes, réduites à 6 ; cette énorme quantité, pilonnée automatiquement, est *enfournée* par une machine puissante, sans plus de gêne que le charcutier fait un saucisson. Elle est défournée par une machine identique qui circule sur le derrière des fours et, après 36 heures, en un bloc de feu qui s'écroule sur les dalles de fonte.

Deux pompiers armés de puissantes lances, arrosent cette masse incandescente afin d'éviter toute combustion inutile. Afin de rendre pour nous le spectacle plus impressionnant, les jets d'eau ne furent pas lancés de suite et la fournaise put s'avancer comme un mur embrasé, lançant des jets de flamme.

Le Français, né curieux, aime à voir de près ; ici il ne fut pas nécessaire de recommander de faire le grand cercle. Chacun de s'éloigner au plus vite, de s'éloigner encore, plus loin, lorsque le ruisseau de fonte laiteuse sort du cubilot.

Après avoir abandonné leur chaleur, tous les produits de la combustion

barbotent dans l'eau : le sulfate d'ammoniaque (un de nos plus riches engrais. Une tonne de houille en produit de 7 à 10 kil.) s'y dissout le premier et les goudrons se déposent au fond des bacs.



GROUPE DES 160 FOURS A COKE A VENDIN.

Ce sont des liquides noirs, visqueux, à l'odeur forte bien connue. Ils contiennent une quantité de produits qu'on est parvenu à isoler et dont les noms barbares sont aujourd'hui devenus assez familiers. Ce sont ou des carbures d'hydrogène, tels que la benzine, le toluène, la naphthaline, l'anthracène et vingt autres, ou des composés azotés, au nombre d'une quinzaine, comme la fushine et l'aniline, qui ont révolutionné l'industrie de la teinture.

Quand on a traité le goudron à différentes températures et que les huiles légères (entre 50° et 140°), puis les huiles moyennes (jusqu'à 200°) et enfin les huiles lourdes ont donné tous leurs produits, il reste une matière pâteuse, appelée *brai* et qui, mélangée au *poussier de charbon*, sert à fabriquer les agglomérés ; de telle sorte que deux produits sans grande valeur intrinsèque, qui auraient pu être encombrants, donnent un calorique très élevé, sous un moindre volume et sous une forme qui ménage la place dans les tenders et dans les soutes. Cette fabrication est très intéressante, nous ne pouvons nous y attarder ; il faudrait un volume pour tout décrire en détail.

Nous devons néanmoins nous extasier devant la puissance et l'ingéniosité

du machinisme qui se joue de tout et tend à supprimer la main-d'œuvre onéreuse et aléatoire.

Une fois sorties du moule à alvéoles, circulaire, les briquettes sont transportées automatiquement, dans le wagon ou dans le bateau.

On n'extrait pas encore, à Vendin, tous les dérivés du goudron, ni à l'usine similaire du N° 8 ; cependant, comme la Société développe ses industries, sans relâche et sans trêve, elle se dispose à rectifier les benzols, l'anthracène et la naphthaline.

Ce qu'elle fait très en grand et que nous avons vu sans y rien voir, attendu que tout le travail se fait en vases bien clos, c'est la distillation de la benzine. En parcourant ces immenses salles, toutes garnies de vastes et multiples appareils, nous avons surtout remarqué l'exquise propreté qui y règne, comme partout d'ailleurs. Mais si l'on nous faisait marcher, courir presque, sur de moelleux tapis, ce n'est peut-être pas seulement pour le confort ; ne serait-ce pas aussi pour éviter l'étincelle qui mettrait le feu à cette substance si inflammable, si explosible ? Simple supposition, direz-vous ; elle m'est venue à la pensée, à la lecture de la grande « défense de fumer » inscrite à chaque entrée.

Vous n'ignorez pas que la benzine que vous employez pour détacher les tissus, parce qu'elle dissout les matières grasses, sans jamais attaquer les couleurs, a causé la mort de bien des imprudentes !

Faisons une petite confidence aux dames, et ce sera le mot de la fin, en leur apprenant que l'essence d'amandes amères qu'elles achètent au parfumeur sous le nom d'essence de mirbane, n'est autre chose que la benzine traitée par l'acide azotique, la *nitrobenzine*, substance qu'il faut également éloigner du feu.

Bien que très heureux de notre journée nous avons hâte de nous éloigner de ce milieu auquel nous ne sommes pas faits. *Notre train* nous attend ; en quelques minutes il nous ramène en gare de Lens.

Nos Directeurs poussent un grand soupir de soulagement en nous ramenant tous sains et saufs, puis ils se font nos éloquents interprètes pour remercier nos hôtes de l'agréable, de l'instructive journée que nous avons passée.

Puis nous filons vers Lille, « gais et contents », un peu mieux renseignés sur bien des choses que nous ignorions, mais surtout meilleurs. La vue de cette ruche humaine rend plus humain et éveille des sentiments de solidarité : la Providence assigne à chacun son lot, mais certains de ces lots peuvent sembler durs. C'est aux favorisés à aider les autres.

V. LORIDAN.

---

II.

## VOYAGE DES LAURÉATS DU PRIX DANIEL

A CALAIS, SANGATTE ET LE CAP BLANC-NEZ

Le 19 Juin 1908

*Sous la Direction de MM. A. SCHOTSMANS et GANTINEAU.*

---

Le jeudi 18 Juin 1908 a vu s'effectuer le voyage à la mer qu'accorde le Prix Léonard Danel aux Lauréats qui l'ont mérité et qui toujours l'apprécient fort. C'est vers Calais qu'on s'est dirigé cette année par le train direct de 7 heures du matin ; l'excursion avait de multiples attraits : Calais-ville qui tient bien sa place dans l'histoire ; Calais-port qui a un important transit de voyageurs traversant le détroit et est aménagé depuis quelques années, mais sans succès décisif, pour en faire un port de commerce comme Dunkerque ; puis Sangatte, petit trou pas cher, connu surtout par les travaux effectués sous la direction de l'ingénieur M. Ludovic Breton en vue de la construction du tunnel sous-marin à creuser sous le détroit, mais ayant une plage attrayante quoique restreinte, juste entre les dunes du Nord-Est et la naissance des hautes falaises de craie du Cap Blanc-Nez et celles moins élevées mais mieux découpées du Cap Gris-Nez. De ces sommets on voit les blanches falaises portant le Château de Douvres dessiner bien visiblement les côtes d'Angleterre. Or, la pureté de l'air et les divers signes qui nous permettaient de pronostiquer une belle journée nous avaient fait promettre à nos jeunes compagnons de voyage de leur faire parcourir..... des yeux, bien entendu, les côtes de l'Angleterre aux environs de Douvres. Une autre joie leur était réservée, grâce au beau temps, de sorte que les promesses de la journée eurent assez d'influence pour faire négliger les curiosités présentes de la route ; celles de l'avenir, celles de cette mer superbe et de ces rivages magnifiques absorbant ces jeunes esprits toujours impatients de l'inconnu. En effet, si quelques Lauréats connaissaient Calais et sa plage, tous ignoraient Sangatte et les promontoires qui dominent le détroit, sites admirables pour contempler d'une façon inoubliable la haute mer et les nombreux navires qui la sillonnent en cet endroit. Aussi, les intéressants clochers de Bailleul et d'Hazebrouck restent inaperçus ; à peine accorde-t-on un regard au Mont des Cats, couronné de son Monastère et à la

colline de Cassel, l'antique citadelle romaine ; l'imposante Tour de l'Abbaye de St-Bertin à St-Omer est complètement dédaignée, tout comme la Porte-d'eau et le vieux Mathurin qui la surmonte. Enfin à 9 h. on arrive à Calais, 107 kilom. de Lille, bourgade de pêcheurs au IX<sup>e</sup> siècle, date des titres qui la mentionnent pour la première fois.

En sortant de la gare, on a vers la droite, la série des vastes bassins commerciaux, et à gauche la vieille Citadelle construite en 1560 par ordre de Richelieu, sur l'emplacement du vieux château de 1227, afin de conserver la ville dont le duc de Guise venait de chasser les Anglais qui se croyaient là chez eux après deux siècles de possession.

En peu d'instant, nous sommes à l'entrée du magnifique Parc Richelieu, ombreux et fleuri, si bien aménagé pour les soirées de fêtes. Devant la grille nous remarquons le groupe fort expressif du statuaire Rodin (1895) représentant l'épisode historique des bourgeois de Calais, Eustache de St-Pierre et Jehan d'Aire les premiers. Ils offrent humblement leur vie pour sauvegarder la ville et ses habitants de la colère d'Édouard III, furieux de la longueur d'un siège de 10 mois. Ils n'échappèrent du reste à la mort que par l'intercession suppliante de la Reine, la belle Philippine de Hainaut. L'exécution est admirable, mais on aurait pu concevoir les représentants de la ville donnant par leur attitude plus de valeur au sacrifice de leur existence. Dans tous les cas, ce groupe donne aux Calaisiens d'aujourd'hui une haute leçon de patriotisme, en rappelant le dévouement et les hautes qualités d'humanité et de solidarité de leurs ancêtres. Nous sommes là devant la Bibliothèque et l'Hôtel des Postes, monument moderne de belle allure. Une rue très commerçante nous conduit en quelques minutes sur la Place d'Armes où se trouve l'ancien Hôtel de Ville avec son Beffroi d'une construction originale, chaque étage ayant une galerie formée par un retrait sur l'étage inférieur, comme l'antique Tour d'Ordre de Boulogne tombée jadis à la mer avec la falaise qui la portait. Sur le terre-plein qui est devant le monument, sont les bustes du duc de Guise et du cardinal de Richelieu, si liés à l'histoire de Calais au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.

De la Place, on aperçoit la Tour du Guet, d'aspect fruste et lourd, formée de deux tours carrées superposées et surmontées d'une lanterne, la construction primitive date de 810 ; elle a servi de phare jusqu'en 1848.

Nous voici bientôt sur le nouveau Port (1889), entre l'avant-port et les bassins à flot, d'un côté, et le chenal de l'autre. A gauche nous voyons l'Hôtel Terminus, assez renommé, ayant devant lui le quai et l'installation d'embarquement où accostent les magnifiques navires le *Nord*, le *Pas-de-Calais*, etc., qui font le service des voyageurs entre Calais et l'Angleterre. Le transit des passagers est considérable à Calais, qui, à 41 kil. de distance de Douvres, est le port de France le plus rapproché de l'Angleterre. Les *Calais-Douvres* transportent annuellement plus de 300.000 voyageurs ; la ligne Boulogne-Folkes-

tone, si importante cependant, n'est pratiquée que par un peu plus de 200.000 passagers. Le trafic postal est aussi très considérable; de Douvres à Calais il comporte une moyenne journalière de 300 sacs (de 27 kil.) de dépêches et de Calais à Douvres 175 sacs seulement. De plus, il passe plus de 200 paniers de colis dans les deux sens.

La mer est basse, aucun navire n'entre dans le port; un grand calme règne aussi du côté de la Machinerie hydraulique des docks et des entrepôts; les bassins bordés de 6 kil. de quais, l'outillage, les magasins, les 500 mètres de hangars, tout est sans mouvement; c'est avec un profond regret que nous le constatons, vu les immenses sacrifices faits par la ville depuis quinze à vingt ans, mais la lutte est difficile. Le magnifique Phare électrique récemment construit avec tous les perfectionnements nouveaux domine ce port endormi qui a cependant coûté plus de 50 millions.

Au loin nous apparaît l'immense vaisseau et la tour à 5 clochers de la vieille église N.-D.; elle a été reconstruite au XIV<sup>e</sup> siècle; l'aspect monumental est imposant mais d'une lourdeur écrasante.

Après avoir longé le chenal jusqu'à l'estacade, au poste des lamaneurs, non loin du bassin des chasses de 80 hectares, nous rentrons en ville par le Courgain; c'est le quartier marin, aux rues étroites et peu décoratives, mais la lingerie multicolore, séchant aux fenêtres, a la prétention de remplacer plus ou moins avantageusement des balcons fleuris; le marin est pratique, ignorant d'Horace il préfère l'utile. La pêche est un rude et dangereux labeur, il n'a rien de poétique, mais l'habitude du danger permet de moins le craindre et même de le braver quand il faut porter secours à qui est en péril. Nous voyons du reste par le monument élevé à la mémoire des Sauveteurs calaisiens, qu'ici comme à Dunkerque, comme partout, le marin ne mesure le danger que pour le mieux combattre quand il s'agit de sauver ses semblables.

Cependant voilà nos voitures qui arrivent; c'est à qui les escaladera avec le plus d'ardeur et de plaisir, car elles doivent nous mener à la mer et à la salle à manger, c'est-à-dire vers l'utile et l'agréable; le déjeuner du matin n'est plus en effet qu'un souvenir bien lointain.

Nous partons donc pour Sangatte; il est 10 h. 1/2; la route unie et belle laisse les dunes incultes à droite et la campagne cultivée et verdoyante à gauche. Après un baraquement occupé par de l'artillerie, pour les tirs à longue portée, ce qui dérange pas mal les lapins qui pullulent dans les dunes, nous traversons le hameau des Barraques. Nous constatons que ce qui pouvait être vrai il y a 50 ans, ne l'est plus aujourd'hui; s'il y a encore d'anciennes barraques construites avec toutes sortes de débris de bois, de zinc, etc., il s'élève maintenant çà et là le long de la route, de bien jolies maisons et même des chalets où l'on vient pendant la belle saison savourer les effluves bienfaisants du voisinage de la mer. Déjà nous apercevons à distance le groupement de Sangatte; plus loin les bâtiments des sondages et des amorces pour le

Tunnel franco-anglais ; et au delà, bornant l'horizon, le Cap Blanc-Nez tout vert d'herbes fleuries, car la falaise n'est blanche que vue de la mer. Nous atteignons bientôt le village ; ici, nombreuses sont les villas aux noms séduisants, à l'ornementation capricieuse et attrayante, bien capables de plaire aux baigneurs et de les retenir s'ils désirent une plage tout à fait reposante. Enfin, la dernière maison du village est l'Hôtel de la Plage, bien installé à la naissance de la falaise, à 30 m. de la plage où la vague vient s'éteindre en un rouleau d'écumes.

Ici on ne descendit pas de voiture, on se jeta sur la route pour bondir jusqu'à la plage, pour plonger les mains dans la mer, la toucher avec émotion pour la première fois, puis bientôt, enhardis, y mettre les pieds. Quelques-uns même, les audacieux, autorisés à mettre habits bas, osent se rouler dans la vague écumante et se jouer avec cette belle inconnue pendant que l'on met le couvert. Le suprême bonheur est atteint. Tous sont heureux, et les directeurs eux-mêmes le sont de cette joie si expressive. On remarque ainsi chaque année combien M. Léonard Danel savait habilement placer ses bienfaits pour leur donner du prix ; homme de cœur, il s'entendait admirablement à faire plaisir et à faire le bien. Il imposa la mer comme but du voyage qu'il offrait, sachant qu'elle charme tous les âges et surtout la jeunesse.

Le repas, copieux sans être recherché, donna de l'entrain à tous, la coupe de champagne obligée pour donner du relief aux toasts fut bue bien cordialement au souvenir de M. Léonard Danel et à la santé de Madame Paul Crepy qui continue si généreusement le don du voyage à la mer institué par son père ; puis, dans l'élan du cœur, les Lauréats rédigèrent un télégramme, respectueux témoignage de reconnaissance à leur bienfaitrice. On n'oublia pas non plus un vœu de sympathie pour notre nouveau Président. M. Auguste Crepy, et un souhait de prospérité pour la Société de Géographie.

Cependant l'heure s'écoulait rapide et nous avions une dizaine de kilomètres à faire, aller et retour, jusqu'au *Cran d'Escalles*. Au départ, nous suivons un instant la route de Calais à Wissant ; nous passons tout auprès de l'usine du Tunnel avec sa haute cheminée inactive depuis de longues années ; ensuite nous appuyons à droite pour gagner le sentier qui longe la crête de la falaise. Nous cheminons dans l'herbe fleurie, mais en observant attentivement le bord de la falaise battue par la vague ; nous faisons remarquer la couleur laiteuse de la mer qui use la craie, la ronge et emporte petit à petit vers d'autres fonds la base de la falaise, la minant jusqu'à ce que le sommet suspendu s'écroule avec fracas ; là est un danger, immédiat pour le promeneur, et plus ou moins prochain pour les constructions que les éboulements successifs iront rejoindre. Nous montons doucement jusqu'au sommet du Cap Blanc-Nez, où existe encore une assise de maçonnerie qui servait, dit-on, sous la première République, de poste de signaux militaires.

De ce sommet de 134 m. d'altitude nous avons sous les yeux un magnifique

spectaclé ; au loin, à 41 kil., la côte anglaise développe ses blanches falaises, sœurs de celles d'où nous dominons la vaste plaine liquide. La mer scintille de mille feux dans le clapotement que produit une brise légère, tandis que les fameux paquebots, les cargo-boats et les minuscules barques de pêche tracent leurs sillons dans cette surface étincelante. Vers la terre, au loin, se dessinent le Gris-Nez et les collines du Boulonnais ; plus près les collines des Noires-Mottes, puis la forêt de Guise et enfin Calais avec son phare rose et les cheminées fumeuses de Saint-Pierre. Dans ce panorama si séduisant, tout resplendit sous les brillants rayons d'un beau soleil avivant les tons dans l'atmosphère d'une pureté idéale. Mais il faut borner notre admiration, et nous descendons à la course la pente plus raide de l'autre flanc du cap ; les plus pressés prennent à travers champs, ce qui leur vaut une sérieuse semonce du cultivateur qui arrive mal à propos, disent-ils. En peu d'instant nous sommes au Grand'Escalles, crevasse verticale dans la falaise, probablement accentuée de main d'homme, pour permettre aux habitants d'alentour d'accéder au rivage. Ici nous pourrions faire une promenade bien attrayante et très instructive si nous n'avions marée haute ; il faut y renoncer, car le retour par la grève pourrait présenter un double danger ; tantôt la mer vient battre la falaise même et peut emporter le touriste imprudent ; tantôt la falaise peut l'écraser en s'ébouyant d'une façon impossible à prévoir. Nous rejoignons à regret la route qui passe au village d'Escalles, où aucune particularité ne nous frappe, sauf le peu de fertilité du sol crayeux qui absorbe trop facilement l'eau des pluies.

Nous voici de retour, et pour bien terminer la journée, pour laisser dans la mémoire de nos jeunes Lauréats du Prix Danel un souvenir ineffaçable, nous leur permettons, pour utiliser les 30 à 40 minutes qui restent libres, d'aller flirter avec Amphitrite, aujourd'hui si coquette, la jalousie de Neptune n'étant pas à craindre. C'est un bonheur inénarrable et tous, sauf un, bondissent dans les flots avec une joie délirante, se jouant infatigables sous les caresses de la vague ; ils restent cependant dociles quant aux distances imposées, mais pour quelques-uns, à l'ouïe rendue imparfaite, sans doute par tant de bonheur, il fallut bisser le signal du retour.

Virtuellement la journée était finie ; les voitures nous ramenèrent à la gare de Calais et après un souper bien gagné, nous remontâmes en wagon pour Lille à 7 h. 11, non sans être très touchés des remerciements adressés bien cordialement aux organisateurs par les jeunes gens qui marqueront, je crois, cette journée d'une pierre blanche, peut-être un morceau du Blanc-Nez.

E. CANTINEAU,

Archiviste de la Société.

---

---

## NOUVELLES DE M. EUGÈNE GALLOIS

---

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que notre ami Eugène Gallois vient de rentrer de son voyage dans l'Afrique Orientale, et qu'il est en pourparlers avec notre Président pour venir nous faire une Conférence au cours de l'hiver prochain.

En attendant, il a bien voulu nous envoyer l'article suivant, que nous nous faisons un plaisir de publier.

---

## LES ILES MASCAREIGNES

### LA RÉUNION. — L'ILE MAURICE

---

Un peu perdues à l'écart, en dehors des grand'routes mondiales, et par conséquent rarement visitées par les voyageurs, deux îles se disputent, on pourrait dire, le titre de « Perle de l'Océan Indien ». Ayant entendu vanter leurs charmes, leurs beautés, leur climat, depuis longtemps nous désirions faire connaissance avec ces terres de La Réunion et Maurice, nous semblant tout désigné par nos précédents voyages et étant à même de les comparer avec des îles situées dans des conditions climatologiques à peu près analogues, telles les Antilles, les Canaries, et surtout les verdoyants archipels de l'Océanie. Aussi, nanti de titres officiels à seule fin de faciliter notre visite et nos investigations, nous avons réalisé la chose ; et c'est le résumé de nos impressions que nous voulons donner ici.

Ce devait être en cherchant la route des Indes que de hardis navigateurs allaient rencontrer ces terres surgies du fond de l'Océan et le Portugais, qui le premier les aurait aperçues, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, don Pedro de Mascarenhas, devait leur laisser son nom, quoique quelques géographes attribuent cette découverte à un certain Diégo Fernandez Pereira ; mais peu importe, toujours est-il que leur existence était révélée et que des marins devaient y aborder de plus en plus nombreux, comme Tasman, dans le cours du XVII<sup>e</sup> siècle, alors qu'il accomplissait son célèbre tour du monde.

La France, qui avait pris pied dans le Sud de la grande île de Madagascar, ne pouvait se désintéresser de ce voisinage, aussi la voit-on tourner ses regards de ce côté et c'est ainsi qu'en son nom le Dieppois Goubert, en 1638, prenait possession de La Réunion. Il était remplacé en 1652 par un agent de la Compagnie des Indes, de Pronis, venu de Port-Dauphin à Madagascar. Un administrateur réputé, de Flacourt, devait lui succéder ; il donna à l'île le nom de Bourbon, qu'elle garda pendant plus d'un siècle sous le régime de la Compagnie des Indes, à laquelle l'île fut concédée.

Les deux îles étaient trop proches (130 milles marins seulement les séparent) pour que s'occupant de l'une la France négligeât l'autre, aussi aux Hollandais, successeurs des Portugais, se substituèrent, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Français ; les deux îles furent réunies au cours de ce même siècle sous l'unique régime administratif. L'île Maurice, ainsi désignée en l'honneur du Prince des Pays-Bas, troqua alors son nom contre celui d'île de France, qu'elle garda jusqu'à l'occupation anglaise.

A l'époque troublée de la Révolution, La Réunion reprit son nom, elle envoya des Députés à l'Assemblée nationale, accueillit le nouveau régime, et substitua encore à son nom celui de Bonaparte sous l'Empire. L'île de France ne suivit pas sa grande sœur dans cette évolution politique et les agents du Directoire y furent même malmenés ; néanmoins elle chercha à rester française et lutta pendant plusieurs années contre les Anglais qui s'étaient emparés de La Réunion ; abandonnée de la Métropole elle succomba. Les traités de 1815 devaient l'attribuer à l'Angleterre, tandis qu'ils restituaient à la France La Réunion ; nous pourrions ajouter peut-être pour le bien de la première, car on n'ignore pas que l'île Maurice a connu la prospérité sous le régime anglais, tandis que la situation économique de La Réunion laisse fort à désirer.

Il est, en effet, facile de se rendre compte de la chose rien qu'en comparant quelques chiffres, en rapprochant les deux îles, et en songeant que si les habitants de La Réunion sont électeurs français, la situation de sujets coloniaux anglais laisse toute liberté aux Mauriciens qui ne regrettent pas leur condition et jouissent même de privilèges que leur envient leurs voisins, c'est ainsi qu'au point de vue religieux en particulier, l'Angleterre a cru de son honneur de reconnaître et observer les clauses de ce Concordat qui a été dénoncé officiellement en France.

La dénomination de Grande Sœur s'applique à La Réunion, si l'on songe que sa superficie excède 2.600 kilomètres carrés, alors que Maurice ne compte guère plus de 1.800 kil. carrés. Par contre la quantité de terres mises en valeur est plus considérable en cette dernière qui, également, est beaucoup plus peuplée avec ses 400.000 âmes contre 180.000 environ. Il est vrai que la grande masse des habitants de Maurice sont des Hindous transplantés, alors que La Réunion n'a reçu que quelques milliers de Malgaches et Cafres, d'où il s'en suit que notre colonie manque de bras pour son exploitation agricole

et qu'elle ne produit pas, par exemple, le quart du sucre qu'exporte en moyenne Maurice. Le reproche que l'on pourrait faire à celle-ci c'est sa monoculture; tandis que La Réunion offre des ressources diverses, et qu'à côté de la canne à sucre on y cultive le maïs, le manioc, des plantes variées pour la distillation.....

Au point de vue pittoresque, par exemple, La Réunion l'emporte et de beaucoup; elle est peut-être la terre la plus originale et curieuse qui soit parmi toutes les îles de sa catégorie. Enorme protubérance qui a dû émerger des flots à la suite de quelque phénomène sismique, c'est comme un faisceau volcanique, dont l'activité s'est concentrée dans la partie Sud de l'île. Il est là un coin de côte désolée recouvert de coulées de lavas plus ou moins anciennes; mais l'aspect de l'île d'une façon générale est plutôt verdoyant, surtout sur la face Est, la plus riche. L'île est donc constituée en quelque sorte par un massif montagneux où se dressent des sommets de 2.500 mètres et même de 3.000 m. et plus, comme le Piton des Neiges; entre eux se creusent et s'arrondissent des cirques, tels ceux de Salazie, Cilaos, Mafatte, pour ne citer que les principaux. Leur hauteur varie entre 800 et 1.400 m. On y accède par des routes, généralement simples sentiers muletiers, des plus pittoresques, et où le mode de transport usité est une sorte de chaise à porteurs. Le chemin de Cilaos mérite d'être signalé tout particulièrement par la variété et le grandiose de ses sites; à divers endroits on a même dû creuser en plein roc des galeries longues de cent mètres et plus. Ces sortes de plateaux jouissent d'un climat plus tempéré et l'on y goûte une fraîcheur relative très appréciable, sans parler de leur salubrité, aussi sont-ils très prisés comme sanatoria; on y trouve, au reste, des installations modestes mais suffisantes, voire même de petits hôtels.

Si l'on est frappé de l'abandon de certaines régions au point de vue agricole, que dire de l'impression que l'on ressent à l'aspect des villes aux rues désertes, aux propriétés délaissées; il semble que quelque fléau a passé par là.....

Mais on ne veut pas croire à la déchéance complète quand on considère les conditions climatologiques dans lesquelles est placée l'île de La Réunion; aussi on se plaît à espérer qu'elle ne fait que passer par une crise et qu'elle se relèvera grâce à l'énergie des Réunionnais, qui ne veulent pas désespérer de leur beau pays et qui sauront secouer l'apathie de leurs concitoyens, aidés en leur tâche par les Pouvoirs Publics et l'initiative d'un nouveau et actif gouverneur, possédant d'exceptionnelles qualités d'administrateur.

E. GALLOIS,

Chargé de Missions par les Ministères de l'Instruction Publique  
et des Colonies.

---

---

## L'ÉDUCATION ÉCONOMIQUE DU PEUPLE ALLEMAND

Par GEORGES BLONDEL.

---

Les Congrès de Géographie ont un avantage précieux, parmi beaucoup d'autres, c'est de mettre en relations des hommes de grande valeur avec des hommes de bonne volonté, non sans profit pour les uns et pour les autres. C'est ainsi que M. Georges Blondel, qui a laissé du reste des souvenirs à Lille, s'est rencontré à Genève avec M. Auguste Crepy : un vif mouvement de sympathie a bien vite rapproché l'éminent économiste et le Président de la Société de Géographie de Lille : on est tombé d'accord sur ce fait que notre Séance solennelle aurait pour conférencier M. Georges Blondel et qu'il nous parlerait de la Bohême, de Prague et de son Exposition. Mais je m'oublie à annoncer nos bonnes fortunes futures....., c'est d'un livre que je dois parler ici.

Mon ami Blondel (il pardonnera cette familiarité à un vieux camarade de Sorbonne) a écrit, il y a quelques années, un livre remarquable intitulé *l'Essor économique du peuple allemand*. Ce livre est devenu classique dans les milieux où l'on fait un peu de géographie. J'y ai fait de larges emprunts pour mes cours à l'École de Commerce. C'est ce livre qui va recevoir un complément grâce au nouveau travail du même auteur, travail intitulé *l'Éducation économique du peuple allemand* (1).

Voici comment s'exprime Georges Blondel lui-même dans sa préface :

« Ce petit volume reproduit avec quelques additions et un certain nombre de statistiques récentes, les traits essentiels de plusieurs rapports présentés au Ministre de l'Instruction Publique, à la Société d'Enseignement Supérieur et à la Chambre de Commerce de Paris.

Le distingué Président de cette Compagnie en me priant, il y a quelques mois, d'assister à l'inauguration de la nouvelle École des hautes Études commerciales de Berlin, m'avait exprimé son désir de recevoir un travail d'ensemble sur les progrès que l'enseignement industriel et commercial a faits dans ces dernières années chez nos voisins. J'essaye de répondre dans la

---

(1) Librairie de la Société du Recueil J. B. Sirey et du Journal du Palais. Ancienne maison Larose et Forcel, 22, rue Soufflot, Paris. Prix : 2 fr. 50.

mesure de mes forces à ce désir. Je me plais à espérer que ce modeste travail aidera quelques Français à mieux comprendre la nécessité pour notre pays de s'armer plus fortement, en prévision de luttes économiques qui ne sont encore qu'à leur début et dans lesquelles cependant toutes les grandes nations sont engagées ».

Après cela Blondel exécute une charge à fond contre nos méthodes d'éducation, principalement contre la diffusion exagérée de l'enseignement classique. Et il n'a pas tort. Cet enseignement convient à une élite, il est mauvais pour le grand nombre, parce qu'il étouffe les aspirations pratiques. Or, il est constant que nous sommes emportés par un mouvement d'évolution dont nous ne sommes pas les maîtres. Les énergies doivent se tourner vers la production et l'échange. Or, notre système d'éducation va à l'encontre de ce but. La plupart des jeunes gens qui fréquentent nos Lycées et Collèges ne tirent pas assez de profit des études qu'il y font. « Ce n'est pas sans raison qu'on parle aujourd'hui de *déclassement*. Un grand nombre de fils de commerçants, de paysans, d'employés ont été détournés d'une façon très fâcheuse des occupations pratiques qui étaient la tradition de leur famille, spécialement des carrières agricoles, industrielles, commerciales.

Ce déclassement est plus sensible en France que partout ailleurs. C'est grâce à lui que nous sommes encombrés de publicistes et d'écrivains de bas étage, de journalistes sans valeur, de romanciers sans talent qui dédaignent comme indignes d'eux les occupations pratiques et spéculent sur les mauvais instincts des hommes. Ce n'est pas sans raison qu'on parle de *prolétariat intellectuel*. On a calculé que les deux tiers des élèves sortant des établissements secondaires, appartenant à des familles modestes, se trouveront vraisemblablement un jour dans une situation de fortune qui fera pour eux de l'équilibre de leur budget un problème aussi difficile que pour beaucoup de fils d'ouvriers (1) ».

Et n'allez pas vous laisser aller à une sorte de pessimisme, ni dire avec Malthus qu'il n'y a plus de place dans le monde, écoutez plutôt Blondel : « Les explorateurs, les géologues, les savants sont unanimes à dire qu'il y a encore sur le globe terrestre de vastes régions à peine peuplées, qui, soit au point de vue de la fertilité du sol, soit au point de vue des richesses minières, offrent des ressources considérables. Ces ressources, d'autres plus intelligemment que nous s'occupent à les exploiter. Le siècle qui vient de s'ouvrir nous fera probablement assister à de grands changements dans l'Amérique du Nord, en Chine, dans l'Extrême-Orient, dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate, même dans certaines parties de l'Afrique. Il convient que nous

---

(1) BLONDEL. — Préface, pages XII et XIII.

nous préparions par *une éducation appropriée* à profiter de ces transformations inévitables. Notre éducation au point de vue économique a été jusqu'ici manifestement défectueuse (1) ».

Ce sont vérités auxquelles en France on prête malheureusement une attention trop légère. Il n'en va pas de même en Allemagne. Là, toutes les questions relatives à l'enseignement préoccupent toutes les catégories de la population. Les Allemands sont profondément convaincus que dans les luttes économiques qui prennent chaque jour une plus grande place dans la vie de l'humanité, il faut, pour réussir, perfectionner sans cesse les méthodes et adapter les intelligences aux nécessités contemporaines. Blondel a essayé de donner une idée de l'importance que prennent là-bas les écoles industrielles et commerciales.

L'étude des efforts que font nos voisins est très propre à suggérer à tous ceux qui se préoccupent de la réforme de l'enseignement en France de salutaires réflexions. Dans les conflits qui mettront aux prises au cours du XX<sup>e</sup> siècle, tous les peuples du monde, qu'ils le veuillent ou non, les nations qui auront les industriels les plus instruits, les plus entreprenants, les plus capables, seront nécessairement les plus prospères et les plus fortes.

A. MERCHIER.

---

## LE PORT DE BIZERTE

---

Dans la revue de la *Ligue Maritime* que dirige avec tant d'autorité notre ami M. P. Cloarec, je relève un très intéressant article sur le port de Bizerte. Je suis convaincu que l'auteur-directeur ne m'en voudra pas de le découper pour les lecteurs de notre Bulletin.

A. M.

---

On sait quels espoirs notre marine a fondés sur Bizerte.

L'œuvre entreprise est aujourd'hui presque achevée, le moment semble donc venu d'examiner la situation.

---

(1) BLONDEL. — Préface, pages xvii et xviii.

Les créateurs de Bizerte avaient visé deux objectifs : le port de guerre et le port de commerce, devant se prêter un mutuel appui.

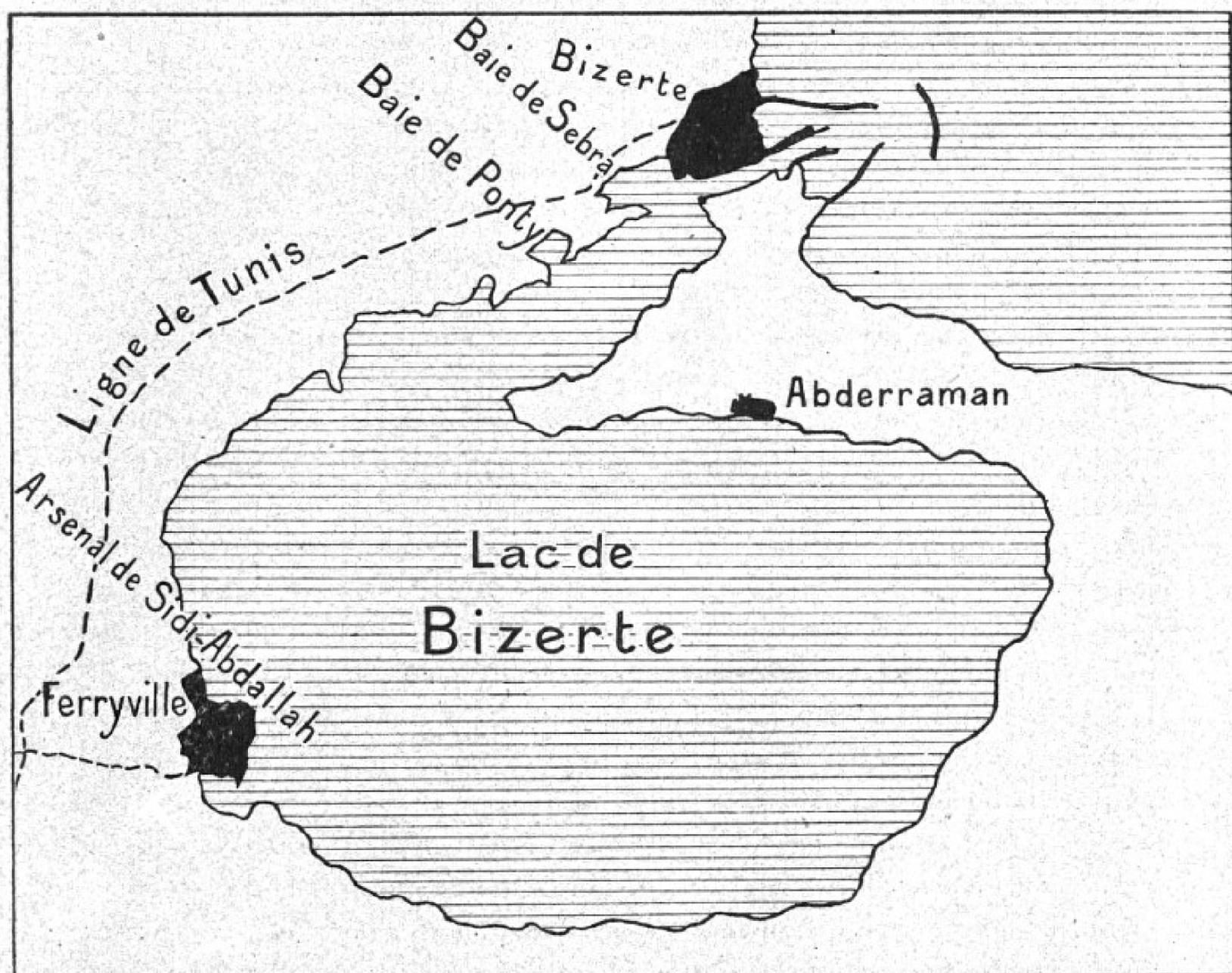
C'est en effet une erreur de croire, comme on l'entend dire souvent, qu'un port de commerce et un port de guerre ne peuvent se développer côte à côte. Cela est vrai si l'espace restreint dont on dispose oblige à un enchevêtrement des services, car les nécessités de la marine militaire et celles de la marine commerciale sont d'ordre différent et l'une se trouve obligatoirement sacrifiée à l'autre ; il n'en est pas de même s'il s'agit d'une baie assez vaste pour que chacun des ports puisse s'étendre à l'aise sans empiéter sur l'autre ; c'est le cas de Bizerte. Les deux ports se trouvent alors à peu près dans la situation de deux ports voisins, d'une même côte, communiquant avec la haute mer d'une façon indépendante ; pour que les situations soient tout à fait comparables, il suffit que cette dernière condition de la communication libre avec la haute mer soit observée.

Nous sommes obligés de constater qu'elle ne l'est pas à Bizerte, car, pour le moment, c'est le canal de communication avec la mer qui sert de port de commerce. L'inconvénient n'est pas grave actuellement, parce que les deux ports sont peu développés, mais il a néanmoins frappé le service de la marine aussi bien que la Chambre de Commerce ; et on étudie le remède qui consiste évidemment dans le déplacement, ou plus exactement dans la création d'un port de commerce hors du canal.

Sur le plan que nous publions, on remarquera, immédiatement au Sud de la ville, une crique appelée « baie de Sebra », c'est là que l'on projette de créer le port ; les travaux à faire ne sont pas considérables ; le seul inconvénient est le peu d'étendue de la baie (20.000 mètres carrés), il importe donc au plus haut point de conserver toute la surface d'eau disponible et de faire les terre-pleins sur le sol existant, cela dût-il coûter un peu plus cher que de les créer en les prenant sur la mer. Ce dernier procédé est très recommandable lorsque la place n'est pas limitée, puisqu'il est très économique ; il serait ici une erreur. C'est à peine si la baie de Sebra a les dimensions suffisantes pour un bassin de port moderne ; ce serait faire œuvre mort-née que de diminuer encore ses dimensions. Plus tard, les bassins pourront se succéder en s'avancant dans l'intérieur du lac vers la baie Ponty et on aura alors à examiner s'il faut faire des jetées pour créer des bassins pris sur le lac ou s'il n'est pas préférable de se contenter de construire des appontements. En tout cas, il serait utile de faire, dès à présent, un plan d'ensemble comme si on devait construire un très grand port, quitte à n'en réaliser qu'une faible partie. C'est un défaut général que nous constatons dans toutes les créations françaises de ports, que de concevoir le minimum suffisant pour l'heure présente sans se préoccuper de l'avenir. On se heurte alors à chaque instant à des difficultés qu'un peu plus de prévoyance aurait pu éviter.

Nous en avons un exemple à Bizerte où on a laissé construire une énorme

caserne pour le Génie sur le terrain où devraient être les voies d'accès du port de la baie de Sebra. Arrivera-t-on à déposséder le Génie ! En tous cas, il y a là une source de difficultés et de grosses dépenses.



Avant d'entreprendre la création du port, une question préalable se pose. Faut-il continuer le système de concession actuel ou faut-il racheter les droits de la Compagnie ? Les Bizertins se plaignent généralement du système actuel et semblent résolus à le changer. Remarquons que ce système donne satisfaction à Tunis, Sfax et Sousse ; cela prouve une fois de plus qu'il n'y a pas de vérité absolue.

Quoi qu'il en soit, si le port est racheté, la question se posera de savoir quelle organisation nouvelle devra être adoptée. Il n'est pas de ports qui se prêtent mieux que les ports tunisiens à l'organisation de consortiums directeurs tels que nous ne cessons de les préconiser pour les ports français. Nous n'avons pas ici de routines administratives qui nous gênent, pas d'institutions existantes qu'on hésite à transformer. Ce serait une faute impardonnable, si le rachat se fait, de ne pas adopter le système que l'expérience de tous les pays a consacré sous les formes les plus variées, cela ne dût-il servir qu'à titre d'essai.

La question est urgente, car les nouvelles lignes ferrées en construction doivent amener dans deux ou trois ans au port de Bizerte un fret considérable : il faut se mettre en mesure d'en profiter.

Ainsi que nous l'avons vu, le port de commerce doit, par la force des choses, s'étendre progressivement vers la baie Ponty et même englober celle-ci à la longue. Là encore, il serait temps de prévoir l'avenir pour éviter les difficultés. La marine de guerre s'est installée à la baie Ponty où elle développe un outillage secondaire qui fait double emploi avec celui de l'arsenal. Comme cet arsenal de Sidi-Abdallah est dans un endroit dépourvu de toutes ressources, sauf celles bien limitées offertes par le petit village de Ferryville, c'est à la baie Ponty qu'est installé l'hôtel de l'amiral-commandant, tandis que la plupart des officiers de marine habitent Bizerte. Comme il faut vivre, c'est à Bizerte que viennent tous ceux qui le peuvent ; là du moins on trouve un hôtel, des maisons, des vivres, quelques personnes à qui parler. Il résulte de cette situation un service de batelage continu entre Bizerte, la baie Ponty et Sidi-Abdallah, sans compter la circulation sur la voie ferrée qui unit ces trois points ; il en résulte aussi, naturellement, une complication assez sérieuse du service. Cette situation mérite une étude très attentive ; il ne faudrait pas laisser se développer le petit arsenal-annexe de la baie Ponty au détriment de l'arsenal véritable et créer des ateliers qu'on ne pourra plus ensuite déplacer sans grands frais. Dans le plan primitif, l'hôtel de l'amiral devait être à Sidi-Abdallah ; on ne l'a pas construit sous prétexte d'économie, c'est une économie qui coûte cher et qui, surtout, va coûter cher lorsque l'arsenal sera en pleine activité, ce qui ne peut tarder ; à la fin de 1908, il sera en mesure de recevoir la totalité de ses ouvriers. Il serait temps de fixer le travail qu'on pourra lui fournir pour l'utiliser et de tout préparer pour que les ouvriers trouvent une organisation définitive et non un provisoire plus difficile à modifier lorsque l'activité règnera dans l'arsenal.

---

## FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

---

### I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

---

#### ASIE.

**La Situation en Indo-Chine.** — Sous ce titre et avec la signature du lieutenant-colonel Bernard que nous avons entendu à Lille, on lit dans le journal *le Temps* les intéressantes réflexions qui suivent :

« Avant tout, il faut procéder en Indo-Chine à une réorganisation générale des services. L'Indo-Chine n'est et ne peut être qu'une fédération. Le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine, le Cambodge et le Laos sont et doivent être des unités distinctes, dirigées par des résidents supérieurs dont l'autorité s'étende sur tous les services : assiette et perception des impôts directs et indirects, service judiciaire, enseignement, travaux publics, postes et télégraphes, agriculture, — et toutes les administrations doivent collaborer d'une façon constante à une œuvre unique : la mise en valeur et l'évolution économique du pays. Le gouverneur général ne doit se réserver que la direction générale et le contrôle, et ces fonctions, conformément à une règle universelle, appliquée du reste dans l'Afrique occidentale française, doivent être distinctes de l'administration et de la gestion. Les conseillers placés auprès du gouverneur général ne doivent participer par cela même à aucun service d'exécution, mais leur action s'exercera sur les résidents supérieurs et sur tous les services locaux. Il doit y avoir un contrôle administratif, un contrôle financier, une haute cour de justice (cour d'appel ou de cassation), une série d'inspections correspondant aux divers services : inspections des travaux publics, des postes et télégraphes, de l'enseignement, de l'agriculture et des forêts.

En principe, chaque pays doit pouvoir disposer de toutes ses ressources. Il est inadmissible que l'on continue à enlever à une région la moitié de ses revenus, pour les dépenser au dehors, ou pour les gaspiller à entretenir le personnel débordant des grandes directions.

Les dépenses d'intérêt général doivent être strictement limitées et elles correspondent à trois catégories distinctes :

- 1<sup>o</sup> Les dépenses du gouvernement général et du contrôle ;
- 2<sup>o</sup> Les dépenses militaires ;
- 3<sup>o</sup> Les annuités des emprunts.

Pour les premières, leur caractère se justifie de lui-même ; pour les secondes, il n'est pas douteux que l'on ne peut disperser les effectifs, multiplier les places fortes, et qu'il faut mettre en commun toutes les ressources pour résister à un ennemi éventuel ; pour les dernières enfin, il est certain qu'un des pays de l'Indo-Chine obtiendra, en cas d'emprunt, des conditions meilleures s'il offre aux porteurs la garantie de l'union tout entière.

Exceptionnellement on peut encore inscrire au budget général les subventions nécessaires aux pays les plus pauvres de l'union.

Le budget général, ainsi réduit, pourrait être simplement alimenté par des prélèvements opérés sur les budgets locaux. Certains préféreront peut-être affecter au service de la dette, des revenus spéciaux, ceux des douanes par exemple ; mais quel que soit le système ou la combinaison adoptée, il faut du moins que la perception reste entre les mains des autorités locales et que l'exécution du budget général ne donne lieu qu'à de simples opérations de trésorerie.

Sous un régime fédératif, les budgets locaux seraient préparés par les résidents supérieurs et soumis ensuite au gouverneur général qui les approuverait ou les modifierait au besoin. En cours d'exercice, le gouverneur général surveillerait l'exécution des budgets, et le contrôle s'exercerait sans entraves, puisqu'il serait indépendant et que ceux qui en seraient chargés seraient investis, auprès des fonctionnaires de tout ordre, de l'autorité même du gouverneur.

Ce sont ces opérations de contrôle, soit dans l'ordre administratif, soit dans l'ordre financier, qui suggéreraient au gouverneur général les réformes nécessaires, et celles-ci, avant d'être appliquées, seraient étudiées au préalable par les autorités locales. S'il se produisait un conflit, non point d'autorité mais d'opinion, entre le

gouverneur et ses subordonnés, ce serait au Ministre qu'il appartiendrait de décider.

La coordination des efforts, dans les diverses régions qui constituent l'Indo-Chine, se trouverait, dans ce système, réalisée sans difficulté; les programmes des travaux publics, par exemple, préparés dans chaque pays pour satisfaire aux besoins ou aux vœux des populations, seraient soumis à l'inspecteur général des travaux publics qui proposerait, s'il y avait lieu, des modifications ou des études complémentaires. Ce serait sur ses propositions que serait arrêté le plan d'ensemble, l'ordre d'urgence des travaux, le tracé général des voies ferrées ou des routes, et il interviendrait de la même manière pour unifier les tarifs ou régulariser les services.

Il est inutile d'insister longuement sur le fonctionnement d'un tel régime. Il repose sur un principe simple : c'est que l'on ne gouverne pas un pays en imposant, de haut, des doctrines abstraites ou des programmes *à priori*, mais en s'inspirant constamment des réalités, en écoutant les vœux qui viennent d'en bas et en s'efforçant constamment d'y satisfaire sans s'en laisser détourner.

Cette grande réforme administrative accomplie, une seconde s'impose : celle du régime fiscal. L'erreur commise dans l'institution des impôts indirects a été tout à la fois d'ordre politique et économique. Nous avons mis l'indigène en contact journalier avec les agents du fisc, et nous avons, par toute une série de monopoles, restreint les initiatives, arrêté des industries prospères dans leur développement, empêché une évolution d'autant plus nécessaire que nous nous trouvons dans un pays agricole et de monoculture. L'impôt a toujours été considéré par l'indigène, et surtout par l'Annamite, comme le résultat d'un forfait entre la commune et l'administration centrale; ce forfait consenti et payé, l'individu était libre : c'est cette liberté qu'il réclame et qu'il faut lui donner.

Il ne s'agit nullement, comme l'ont dit quelques-uns, de substituer à la masse des impôts indirects une taxe de remplacement unique. La régie de l'opium peut subsister; elle n'intéresse qu'une infime minorité, constituée surtout par des Chinois, c'est-à-dire des étrangers; elle ne gêne aucune industrie locale; elle fournit enfin au budget près de huit millions de piastres par an.

La régie du sel doit être remplacée par une taxe foncière, taxe réclamée depuis longtemps en Annam, où tous les résidents, *sauf un*, protestèrent en 1897 contre l'établissement du monopole.

La taxe de circulation sur les tabacs peut aussi être remplacée par une taxe foncière qui ne pèsera que sur un petit nombre de cultivateurs, mais fera disparaître toutes les entraves apportées au commerce du tabac.

Enfin, en ce qui concerne l'alcool, dont la consommation et la fabrication intéressent la population tout entière, il faut absolument supprimer la régie et substituer à la taxe de consommation une taxe de remplacement. Sans doute, des modifications aussi profondes ne se feront pas sans quelques précautions. Pour fixer la taxe de remplacement de l'alcool, il conviendra de faire appel aux indigènes eux-mêmes. Les assemblées consultatives que l'on a créées, peut-être un peu hâtivement, pourront être employées à cette tâche, et leur intervention donnera ainsi aux mesures qui seront prises le caractère du libre consentement des contribuables. Pour faciliter la perception, il conviendra enfin de recueillir l'impôt par fractions, aux époques les plus favorables, pendant la saison sèche pour le sel, après la récolte pour l'alcool et le tabac.

Si l'on pense que les frais de perception seraient complètement nuls dans un tel système, puisque les mêmes agents encaisseraient à la fois les impôts indirects et les impôts directs, on peut affirmer que l'économie réalisée ne serait pas inférieure

à 20 % du produit brut des taxes actuelles, soit 4 à 5 millions de piastres, 10 à 12 millions de francs.

Par la suppression des grandes directions, par la réduction des dépenses consacrées à des œuvres extérieures à l'Indo-Chine, par un contrôle minutieux du budget, on pourrait aisément faire apparaître encore 2 à 3 millions de piastres de disponibilités. Enfin, si l'on voulait modifier le régime douanier de l'Indo-Chine, si l'on voulait tout au moins, sans supprimer le tarif général, appliquer aux marchandises françaises un droit d'entrée de 5 à 6 %, on trouverait encore environ 2 millions de piastres supplémentaires.

Sans doute, on ne pourrait licencier d'un seul coup un personnel nombreux dont les droits sont incontestables ; mais en laissant aux fonctionnaires congédiés la solde d'Europe, on bénéficierait encore de la différence de cette solde et de la solde coloniale, de la suppression des dépenses accessoires, de la réduction des frais de logement et de transport. Il faudrait aussi indemniser les industriels qui bénéficient des monopoles ; mais l'Indo-Chine ne supporterait de ce chef qu'une charge momentanée et l'avoir des caisses de réserve suffirait sans aucun doute à libérer la colonie. Du reste, la transformation du système fiscal pourrait se faire progressivement en tenant compte de la situation particulière des pays qui forment l'Indo-Chine. En Cochinchine, par exemple, où l'industrie saunière est tout entière concentrée en deux points, il y aurait peut-être avantage à conserver la régie actuelle, et de même on pourrait, en ce qui concerne l'alcool, instituer des régimes différents en Cochinchine, en Annam ou au Tonkin.

Les réformes d'ordre administratif ou d'ordre fiscal sont les plus urgentes, mais il en est d'autres qui ne sont pas moins nécessaires. Il faut tenir compte de la mentalité d'indigènes que les victoires du Japon ont profondément troublés. Il ne s'agit pas de savoir si l'on fera du protectorat ou de l'administration directe. Ce ne sont que des formules politiques qui, dans certains pays de l'Indo-Chine, n'ont plus désormais aucun sens. *Il s'agit de savoir si nous ferons aux indigènes une part dans l'administration de leur pays.* C'est là la véritable question. Nous sommes en présence de peuples habitués à se gouverner eux-mêmes et qui ne veulent pas y renoncer. Ils consentiront à nous laisser une direction dont ils ne sont pas capables, un contrôle dont ils sentent le besoin, mais ils prétendent s'administrer, et comme ils ont le sens profond de la justice, comme de tous temps, du moins dans les pays annamites, ils ont vu les places se donner au concours, ils réclament un recrutement régulier qui permette à chacun d'accéder aux fonctions publiques et qui donne aux mandarins, en même temps que le prestige qui s'attache à la supériorité d'intelligence et d'instruction, celui qui résulte d'un traitement et d'un mode de vie appropriés. On a beaucoup parlé de l'enseignement depuis quelques années, mais on n'a pu faire que peu de chose, parce qu'il y a toujours eu une contradiction regrettable entre les tendances de ceux qui dirigent l'enseignement et de ceux qui tiennent en main l'administration. Nous avons gardé les concours de lettrés que la Chine elle-même a supprimés, mais nous ne réservons aux lauréats ni places, ni privilèges. Nous envoyons quelques jeunes gens s'instruire en Europe, et lorsqu'ils sont éduqués, nous les laissons se perdre dans la masse qu'ils auraient dû gouverner et qu'ils ne peuvent qu'agiter. Le programme de l'enseignement doit s'inspirer non point d'idées abstraites, mais de la claire vision d'un but précis. Définissons d'abord le rôle de l'indigène et celui de l'Européen. Dès lors tout deviendra simple et facile et les efforts de tous pourront enfin s'accorder ».

Lieutenant-Colonel F. BERNARD.

**Japon. — Une île nouvelle. — De la France Maritime :**

« On signale la découverte d'une île inconnue du Pacifique Nord, par un explorateur japonais. On lui a donné le nom d'île Nishigawa. M. Nishihata, pharmacien expert au service du gouvernement japonais, revenu récemment d'un voyage à l'île Nishigawa, donne sur elle d'intéressants détails.

L'île Nishigawa est située à environ 240 milles marins de la côte de Formose. Elle est entourée de récifs plats. L'étendue d'eau comprise entre ces récifs et la côte est si riche en produits marins qu'elle forme, pour ainsi dire, une réserve inépuisable. On y trouve plusieurs variétés de coquillages et des perles en abondance. Le corail foisonne également. Des blocs énormes de phosphate de calcium reposant sur les récifs s'étendent sur de longs espaces et peuvent être exploités comme engrais artificiels pendant cinquante à soixante ans.

L'explorateur qui l'a découvert remarqua tout d'abord une nuée d'oiseaux de l'espèce appelée osadori. Il ne fit pas attention à ces volatiles dans les premiers jours, mais il s'aperçut bientôt cependant que leurs plumes avaient de la valeur et pouvaient se placer facilement sur les marchés européens, et en particulier en France. M. Nishihata Kichiji prit alors possession de l'île et fit le commerce des plumes d'osadori.

L'île semble être plutôt saine ; la flore est celle des tropiques. On ne trouve aucun animal sauvage, aucun reptile ni insecte venimeux. On remarque seulement un quadrupède du genre rat et de la grosseur du lapin ».

## AFRIQUE

**Les Italiens en Érythrée.** — Une commission est chargée de tracer avec le concours d'envoyés nommés par Ménélik, la frontière commune de l'Éthiopie et de la Somalie italienne. Mais il n'y a pas d'apparence que cette tâche difficile soit menée promptement à bien, car les délégués abyssins ne sont pas encore désignés, et l'on ne saurait dire quand ils le seront. Cependant, les incursions sont permanentes de ce côté, les empiétements incessants, avec les troubles qui en résultent pour les tribus de ces régions ; on n'aura d'espoir de les voir disparaître que quand la frontière sera nettement déterminée.

Un officier de l'armée italienne, le major Giorgio, s'occupe d'organiser un corps d'indigènes Ascaris pour assurer l'avenir de la province de Benadir.

Pour le moment, le major Di Giorgio promène çà et là ses ascaris, dans des marches d'entraînement au cours desquelles il leur arrive de faire le coup de feu avec des tribus insoumises ; et, depuis un an, sous l'influence du Mad Mullah, qui domine toujours dans ces parages, le nombre de ces tribus ne fait qu'augmenter. C'est la raison pour laquelle le gouvernement du roi a décidé d'entreprendre au mois de Septembre, quand le major Di Giorgio aura complété le corps de 4.000 à 5.000 hommes jugé nécessaire, une campagne destinée à briser, on l'espère, toutes les résistances.

Ce Mad Mullah (le Mullah fou) ou son prédécesseur, car nul ne sait si c'est bien le même, eut pendant des années maille à partir avec les troupes de la Somalie anglaise, qui ne réussirent pas à s'en rendre maîtresses. Mais le gouverneur britannique sut agir de telle sorte, tant auprès du Mullah qu'auprès du gouvernement italien, que celui-ci consentit à offrir à cet insaisissable adversaire une résidence au Nord du Benadir, à la condition que le Mullah se tint désormais tranquille.

Par suite de cette combinaison — heureuse pour les Anglais — le Mullah, après avoir tenu parole pendant un an, ce qui est beaucoup, s'agite contre les Italiens et excite contre eux les tribus, surtout les Bimalis. Ceux-ci sont les plus dangereux; ils occupent le territoire situé entre la côte et le fleuve Ouébi-Schébéli, et ils peuvent, assure-t-on, mettre sur pied 8.000 à 10.000 hommes. La plupart sont armés de lances, mais un certain nombre possède des fusils.

Il existe en Italie un puissant parti anticolonial, qui n'admettrait, au plus, en Afrique, que la conquête de la Tripolitaine. A la tête de ce parti, sont des conservateurs, comme le marquis di Rudini, et des démocrates plus ou moins socialistes, comme M. Colajanni.

Dans un récent article de la *Nuova Antologia*, l'ancien ministre des affaires étrangères blâme hautement ces expéditions lointaines, qui n'ont jamais rapporté à l'Italie que des déboires et des désastres. Il a présent à l'esprit la tragique aventure d'Abyssinie septentrionale, qui s'est terminée dans la plaine accidentée d'Adoua, où les bataillons italiens furent décimés et faits prisonniers par les troupes de Ménélik. Il se la rappelle d'autant mieux qu'il eut à réparer lui-même cette grande faute de Crispi.

Le député Colajanni partage l'aversion du marquis di Rudini. Il reproche à la politique coloniale italienne de manquer à la fois d'intelligence, de sincérité, de continuité et de sérieux. Il raconte qu'un certain ministre — qu'on croit être M. Prinetti — donna télégraphiquement au gouverneur de la Somalie l'ordre de rassembler immédiatement à Mogadiscio les chefs de toutes les tribus, pour leur faire connaître les intentions et décisions du gouvernement italien. Or, il s'agissait de tribus qui, pour la plupart, sont à une quinzaine de journées de marche de l'endroit désigné. M. Prinetti les croyait aussi aisées à réunir à l'heure dite que les employés de son ministère.

Quant à la suite dans les idées et dans la direction, comment existerait-elle, avec des gouverneurs qui changent cinq ou six fois par an? On en cite un parti là-bas avec un merveilleux programme qui devait en quelques jours assurer la soumission des tribus; au bout de ces quelques jours, il s'empressait de se rembarquer pour rentrer à Rome.

Le gouverneur de l'Érythrée, M. Ferdinando Martini, disait récemment à M. Colajanni, dans les couloirs de Monte-Citorio: « Il y a en Érythrée de bonnes terres, dans de bonnes conditions de culture; mais elles ont leurs propriétaires, qu'il faudrait chasser d'abord pour mettre les Italiens en possession, et une pareille opération aurait des conséquences encore plus désastreuses que la bataille d'Adoua ».

Dans la Somalie et le Benadir, le cas est tout semblable. Là aussi on trouve de bonnes terres, mais elles appartiennent aux indigènes; on ne peut les leur enlever que par la force et la conquête. On se prépare à renouveler dans ces régions l'expédition militaire qui s'est si mal terminée au Sud de l'Érythrée.

Les journaux officieux assurent que ces tribus sont peu peuplées et mal armées. La vérité est qu'on n'en sait absolument rien, ou plutôt que le passé prouve le contraire. Les troupes anglaises de la Somalie britannique seraient en mesure, sur ce point, de donner à M. Tittoni des renseignements intéressants.

Une expédition italienne, même si elle est victorieuse, ne sera jamais que la première d'une série dont il est impossible de prévoir la fin. Si elle est impuissante et subit des revers, il faudra envoyer des hommes au secours du drapeau engagé. Cela peut devenir une très grosse entreprise.

## RÉGIONS POLAIRES.

**Mort d'un Explorateur au Groenland.** — Des nouvelles arrivées à Copenhague annoncent la mort dramatique d'un explorateur Danois qui avait entrepris d'étudier le Groenland et d'en dresser la carte. M. Milius Erichsen, qui était accompagné de deux compagnons seulement, un Danois et un Esquimau, avait mené à bien la tâche qu'il s'était proposée, quand il a trouvé la mort. L'Esquimau qui a apporté cette nouvelle a raconté que M. Erichsen et ses compagnons furent surpris par une tempête de neige sur une banquise. Ils tentèrent de gagner la terre, mais emportés par la bourrasque, les deux Danois furent noyés. Seul l'Esquimau parvint à gagner la terre où il fut recueilli en piteux état, mais où il put, avant de succomber lui-même, raconter la mort de ses compagnons.

## II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

### FRANCE.

#### Statistique du Port de Dunkerque.

#### MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

JUIN 1908

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français .....	73	88.090	68	72.141	141	160.231
Etrangers.....	128	131.162	124	119.467	252	250.629
TOTAUX...	201	219.252	192	191.608	393	410.860

Mouvement du mois correspondant de 1907. 357 358.022

Différence pour 1908. + 36 + 72.838

#### MOUVEMENT DEPUIS LE 1<sup>er</sup> JANVIER

1907 — 2.523 navires jaugeant ensemble 2.368.478 tonneaux

1908 — 2.442 id. id. 2.407.873 id.

Différence p<sup>r</sup> 1908 81 navires en moins et 39.395 tonneaux en plus

## EUROPE.

**Commerce de la Bulgarie.** — Il serait fort à désirer qu'un effort soit fait en France afin d'augmenter notre commerce dans les pays danubiens et balkaniques. L'appui financier que nous prêtons notamment à la Bulgarie devrait nous inciter à mieux connaître le pays et à y rechercher une meilleure place pour l'activité de notre industrie.

Peu nombreux au surplus, les résidents français qui sont établis dans la principauté ne s'occupent guère de représentation commerciale, tandis que cette profession est à peu près exclusivement celle choisie par les Autrichiens, Hongrois, Allemands qui viennent se fixer en Bulgarie. Or, sans un bon agent, il n'y a pas d'affaires à espérer au Levant. Il faut, en outre, que l'agent soit conseillé et stimulé par le voyageur de la fabrique intéressée.

Nous avons recueilli des renseignements en ce qui concerne la nationalité des fabriques ou maisons de vente dont les voyageurs visitent la Bulgarie. Au cours d'une bonne année, le nombre total de ceux-ci dépasse le chiffre de 400, pour tomber à moins du tiers dans les moments de ralentissement du trafic. On peut évaluer de la manière suivante le chiffre d'affaires des principaux pays par rapport à une tournée de commis-voyageur ou de chef d'industrie :

Italie.....	600.000 fr.
Angleterre.....	450.000
Autriche-Hongrie.....	350.000
France.....	340.000
Allemagne.....	150.000

Pour l'Italie et l'Angleterre, il s'agit surtout d'articles en gros de même nature, tissus et flés de coton, dont le voyageur de chaque fabrique est à même d'enlever d'un coup une considérable commande.

L'Autriche-Hongrie, outre son voisinage, la clientèle ancienne et fidèle dont elle dispose, possède partout d'excellents agents, souvent envoyés par un industriel afin de le représenter d'une manière permanente ; elle a donc moins besoin de faire voyager.

Nous devons traiter bien des opérations par correspondance, pour inscrire seulement un voyageur en face de 340.000 fr. de ventes. Quant à l'activité des efforts de l'industrie allemande, elle ressort de façon saisissante du faible rapport qui existe entre le chiffre d'affaires réalisé et chaque tournée d'industriel ou de voyageur. Pas plus que la France, l'Allemagne ne peut dominer le marché avec un des gros articles de la consommation générale. Pour elle comme pour nous, il s'agit de rechercher et d'obtenir la commande dans toute une série d'articles différant les uns des autres. Nous voyons que ses industriels n'évitent rien afin de lui assurer à cet égard un écrasant avantage.

(Extrait d'un rapport de M. Joussetin, Vice-Consul  
de France à Sophia).

## ASIE.

**L'orientation politique et économique du Japon.** — Je lis dans une correspondance adressée au journal *le Matin* les réflexions suivantes qui me paraissent un peu paradoxales mais non dépourvues d'intérêt.

L'enjeu d'une guerre avec les États-Unis serait la possession de l'archipel des Philippines.

Or, les Japonais n'ont que faire des Philippines pour plusieurs raisons. D'abord, ils ont sur les bras la colonisation de Formose, qui est fort loin d'être terminée, et à laquelle ils consacrent beaucoup d'hommes et d'argent ! Ils travaillent en outre à la colonisation de la Corée et de la Mandchourie, ce qui est pour eux une question vitale, et là aussi ils ont beaucoup à dépenser et beaucoup d'hommes à employer, Formose, étant donné son éloignement et son climat, différent de la grande île, est déjà pour les Japonais une véritable colonie. Ce serait encore bien plus vrai pour les Philippines. Ils ne sauraient qu'y faire ! Et quel intérêt, je vous prie, y aurait-il pour le Japon actuellement à être aux Philippines ? Ils seraient vraiment bien sots de ne pas laisser les Américains, si riches, en comparaison d'eux si pauvres, y faire, y achever tous les travaux d'amélioration qu'ils y projettent !

Je viens ainsi, après avoir vu que les avantages de cette guerre seraient nuls et ne sont pas enviés par les Japonais, à *en mesurer les inconvénients*.

D'abord, celui auquel je viens d'arriver. La zone d'action des Japonais est en Chine. Il est manifeste, quand on est au Japon, que c'est là leur champ d'avenir, le seul auquel ils songent, et celui dont ils ne se laisseront jamais détourner. Les Japonais veulent à tout prix être les premiers en Asie, et ils ne se laisseront entraîner à rien qui pourrait les attirer hors de l'Asie et les affaiblir en Asie. Être les premiers en Asie, c'est évidemment être les maîtres en Chine. A cet égard, le plus dangereux ennemi des Japonais, pour le moment, en attendant, si cela doit jamais être, que la Chine existe militairement, leur plus dangereux ennemi reste la Russie. Les Japonais se rendent parfaitement compte qu'un corps immense comme celui-là n'est pas sérieusement entamé par une guerre, même comme la dernière ; ils savent que la Russie s'est toujours développée automatiquement vers l'Asie et qu'elle envahit la Chine avec le temps, absolument comme la marée qui monte. C'est là qu'il faut veiller pour repousser cette invasion de l'Ouest ; car, tandis que nous parlons du péril jaune, les Japonais redoutent, eux, le péril blanc. Ils arment la Chine, lui forment des cadres, parce qu'ils voudraient trouver en elle, contre la Russie, un certain appoint, convaincus que, pour un temps indéterminé, et peut-être jamais, une armée chinoise ne sera de taille à se mesurer avec eux-mêmes. Ils traiteront la Chine de haut, lui feront sentir qu'ils sont les premiers, mais ne lui feront la guerre que si elle venait à leur contester sérieusement cette primauté ; et, même alors, ce serait encore la Russie qu'il redouteraient. Le doublement de la voie du transsibérien les préoccupe bien plus, soyez-en sûr, que l'arrivée de la flotte américaine dans le Pacifique.

A côté de cet inconvénient politique important dans une guerre contre l'Amérique, il y en a un, non moins important, d'ordre économique. Cette guerre serait une ruine : d'abord, pas d'indemnité à attendre, c'est évident ! Opérations lointaines et très coûteuses de la flotte, et, par dessus tout, ruine du commerce avec l'Amérique. Or, ce commerce est le plus important du Japon. Consultez les statistiques douanières du Japon, et voyez, tant aux importations qu'aux exportations, la place qu'occupent les États-Unis dans le commerce de ce pays ! Or, le Japon est, au point de vue économique, un peuple qui commence. Ce qui lui manque actuellement pour être un très grand peuple, c'est la richesse. La guerre avec les États-Unis porterait à son commerce et à son industrie naissante un coup mortel ! Cela seul suffirait à vous expliquer pourquoi, dans le pays, cette guerre n'est pas populaire.

Reste la question d'émigration ! Mais le gouvernement japonais est non seule-

ment indifférent à cette question, mais il y a même sept ans que, par des moyens plus ou moins détournés, il travaille à l'enrayer. Le gouvernement japonais ne songe qu'à la Corée, la Mandchourie et la Chine. C'est de ce côté qu'il veut diriger son trop plein, pour prendre dans ce pays de solides racines et s'opposer à la marée des Russes dont je vous parlais tout à l'heure. Tout ce qui s'en va en Amérique est perdu pour lui sans profit, et il ne s'y intéresse pas !

*Conclusion* : Les Japonais ne cherchent qu'une manière honorable de régler avec les Américains des difficultés qu'ils ne désirent pas voir grossir, ni avoir à dénouer par les armes, et vous pouvez être assuré qu'il ne se passera rien de ce côté. Mon opinion est, d'ailleurs, qu'il ne se passera rien nulle part ici. Les Japonais sont dans une nouvelle période de transition et de développement militaire et économique. Ils reparaîtront en scène dans quelques années seulement ; mais ce sera encore en Asie et en Chine qu'on entendra leur canon.

## AFRIQUE.

**Le Commerce du Maroc en 1907.** — La délégation de l'emprunt marocain vient de dresser la statistique du mouvement commercial et maritime au Maroc en 1907. La délégation s'est basée, pour établir les chiffres, en ce qui concerne les ports, sur les indications fournies chaque jour à ses agents par les oumana des douanes. Pour qu'ils répondent à la réalité, les chiffres donnés devraient être majorés d'environ 30 %, en raison de la fraude qui continue à être grande et dont on n'a pas tenu compte.

En 1907, le total du commerce, tant dans les huit ports ouverts à la navigation que par la frontière algérienne, a subi un recul de 7.598.628 francs, tombant de 84.526.964 fr. en 1906 à 76.928.342 fr.

Le trafic s'est réparti de la manière suivante entre les différents pays d'Europe :

France, 34.383.135 fr.

Angleterre, 25.423.561 fr.

Allemagne, 9.983.318 fr.

Espagne, 3.116.145 fr.

Belgique, 1.476.644 fr.

Italie, 446.088 fr.

La France, comme en 1906, tient la tête. Elle a une part de 45,34 %, l'Angleterre de 33,05 %, et l'Allemagne 12,98 %.

Néanmoins, le commerce de la France est en déficit net de 7.710.252 francs ; il a diminué de 9.635.252 fr. dans les ports, mais a donné, par contre, sur la frontière algérienne, une augmentation de 1.905.000 fr.

Le commerce de l'Espagne a fléchi de 744.910 fr. ; celui de la Belgique diminue de 1.066.622 fr., et celui de l'Italie s'affaïsse de 1.216.950 fr.

Au contraire, le commerce de l'Angleterre est en augmentation de 1.096.054 fr. et celui de l'Allemagne avance de 2.863.915 fr.

### III. — Généralités.

**Les Marines marchandes dans le monde.** — D'après les statistiques récemment publiées, le tonnage total des flottes marchandes du monde est évalué actuellement à 39.438.917 tonnes contre 37.554.017 en 1906, soit une augmentation de 1.884.900.

En ne tenant compte que des navires jaugeant plus de 100 tonnes, il existe maintenant dans le monde 20.746 steamers, en augmentation de 869 unités, et 9.467 voiliers, en diminution de 760. Le tonnage moyen des navires s'accroît sans cesse. A eux seuls, les steamers de la flotte marchande représentent 33.669.811 tonnes, les voiliers 5.469.106 seulement, soit une augmentation sur l'année dernière de 2.200.000 tonnes pour les premiers, et une diminution de 340.000 tonnes pour les seconds.

A côté des Anglais et des Américains, les Norvégiens sont toujours les grands propriétaires de voiliers. Ces derniers sont représentés par 664.000 tonnes. Puis la France arrive ensuite avec 477.000, l'Allemagne avec 404.000, l'Italie avec 393.000, la Russie avec 217.000 et la Suède avec 191.000.

La Grande-Bretagne possède 17.001.000 tonnes du tonnage des steamers; les autres nations du monde, ensemble, n'en représentent que 16.968.000. En d'autres termes, l'Angleterre possède la grosse moitié de la flotte marchande des steamers.

Voici les augmentations, au cours des deux années, du tonnage-steamers des différents pays :

Angleterre .....	834.391 tonnes.
Etats-Unis .....	331.138 —
Norvège .....	118.457 —
Hollande .....	93.675 —
Japon .....	72.104 —
Danemark .....	71.491 —
Autriche-Hongrie .....	59.190 —
Grèce .....	48.521 —
Italie .....	48.256 —
Suède .....	35.749 —
France .....	30.631 —
Brésil .....	26.433 —
Russie .....	25.135 —
Belgique .....	21.633 —

On remarquera que dans les chiffres ci-dessus il n'est pas question de l'augmentation du tonnage-vapeurs de la flotte allemande.

En réalité, en 1907, les constructeurs allemands ont mis en chantier 1.424 navires représentant 784.227 tonneaux de jauge, et, parallèlement, les chantiers étrangers construisaient pour le compte de firmes allemandes 200.928 tonneaux.

Sur cet ensemble, 1.006 navires ont été lancés et mis en service.

(Extrait des *Questions Diplomatiques et Coloniales*.)

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,  
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,  
A. MERCHIER.